

A D O L P H E

D E M O R N I ,

O U

M A L H E U R S

D E D E U X J E U N E S É P O U X .

# A D O L P H E D E M O R N I ,

O U

## M A L H E U R S D E D E U X J E U N E S É P O U X .

P A R M.<sup>me</sup> \* \* \* ,

*Auteur d'ELISA BERMONT.*

T O M E T R O I S I È M E .

A P A R I S ,

Chez P I L L O T aîné, Libraire, quai Malaquais,  
près la rue des Petits-Augustins, N.º 7;  
Et sur le Pont-Neuf, n.º 5.

A N X I I I . - 1 8 5 5 .

*Cet ouvrage se trouve*

CHEZ { ARTUS-BERTRAND, quai des Augustins.  
CAPELLE et RENAND, rue J. J. Rousseau.  
COCHERIS, quai Voltaire.  
DEBRAY, rue St. Honoré, n.º 28.  
GALLAND, Palais Royal, galerie de bois.  
LEPRIEUR, rue des Noyers.  
LEYRAULT et SCHÉLL, rue de Seine.  
MARTINET, rue du Coq.  
PIGOREAU, place St. Germain-l'Auxerrois.  
PILLOT jeune, Place des trois Maries.  
TREUTELL et WURTZ, rue de Lille.



ADOLPHE

DE MORNÏ,

MALHEURS

DE DEUX JEUNES ÉPOUX.

LETTRE LIX.

Charles à M. de Nancé.

MONSIEUR,

Je suis auprès de mon cher maître;  
j'ai obtenu la permission de ne le pas  
quitter. Hélas! je ne puis que lui être

bien peu utile ; mais du moins il ne sera pas abandonné seul à ses tristes réflexions. Lorsque je suis entré dans sa prison , il étoit assis devant une table , son visage caché dans ses mains ; au bruit de ma marche il a levé la tête ; il m'a vu et m'a dit : Charles , que viens-tu faire ici ? Mon cher maître , ai-je répondu , je viens vous offrir mes services. A moi , tes services ! a-t-il repris d'un ton amer ; ( il avoit quelque chose d'égaré dans les yeux ). Est-ce que tu ne me juges pas aussi coupable ? Oh ! mon cher maître , ai-je répondu ; pouvez-vous le supposer ? moi vous croire coupable ! je croirois plutôt l'être moi-même ; je signerois votre innocence de mon sang. Il m'a regardé ; il a paru très-ému ; mais il a gardé le silence : j'ai continué. Au nom de Dieu , mon cher

maître , ne vous laissez pas abattre par le désespoir ; votre innocence sera reconnue ; elle le sera , soyez-en sûr : Dieu ne permettra pas que vous succombiez sous cet infernal complot ; croyez-en votre vieux serviteur. J'avois les larmes aux yeux ; il s'est levé : Charles , s'est-il écrié , cher Charles ! il m'a pris la main et me l'a serrée. J'ai voulu baiser la sienne ; mais il ne l'a pas permis , et m'a dit : Embrasse-moi plutôt , mon ami. Hélas ! qu'avois-je donc fait pour une telle bonté ? Monsieur croira bien que mes larmes ont coulé , et mon cher maître n'a pu lui-même retenir les siennes.

Il m'a fait asseoir , m'a demandé si l'on avoit envoyé sa lettre à madame. J'ai répondu que oui ; il a profondément soupiré. Que ne souffrira-t-elle pas , a-t-il dit ! J'ai tâché de le

( 8 )

distraire de ces cruelles pensées et lui ai parlé de vous. Il m'a dit qu'il avoit commencé à vous écrire, mais qu'il n'avoit pas eu la force de vous faire le récit de ce qui s'est passé dans cette désastreuse journée; qu'il s'en occuperoit demain s'il étoit plus calme. Je l'ai conjuré de ne point s'accabler de ces tristes détails; mais il m'a dit qu'il étoit nécessaire que vous fussiez instruit de tout. Alors je l'ai pressé de s'en reposer sur moi; il y a consenti. J'espère, monsieur, que vous voudrez bien excuser mes fautes.

Madame étoit partie hier matin avec tout son monde; Jean et moi étions seuls demeurés: nous nous occupâmes tous les deux à mettre en ordre ce qui restoit à emballer. Sur le soir M. d'Assandrai vint; monsieur le reçut dans son cabinet et passa deux

( 9 )

heures avec lui à régler les affaires qu'ils ont ensemble. Aussitôt qu'il fut parti, monsieur demanda le souper: il étoit fort triste; cependant il causa avec nous avec sa bonté ordinaire, et Jean le fit rire deux ou trois fois. Le souper fini, il se retira dans sa chambre; j'allai l'y joindre; je l'aidai à se déshabiller. Prêt à se mettre au lit, il me dit: Cet appartement est bien seul, Charles. Là-dessus je lui dis en riant, qu'ayant une aussi jolie femme que madame, je n'étois pas surpris que la solitude ne fût pas de son goût, et qu'à sa place elle m'ennuieroit fort. Il sourit et dit: Dans quatre jours nous serons réunis pour ne nous plus séparer. Il me donna quelques ordres pour le lendemain, et se coucha. J'emportai la lumière comme à l'ordinaire; j'allai retrouver Jean. Nous

avions une chambre à nous deux ; nous restâmes à babiller jusqu'à minuit passé ; Jean est fort gai ; il aime à jaser : enfin nous nous couchâmes ; mais je ne pus dormir ; j'étois fort agité sans savoir pourquoi. C'étoit peut-être un pressentiment du malheur qui alloit arriver. Je me relevai ; j'ouvris la fenêtre qui donne sur la rue ; monsieur saura qu'elle est au rez-de-chaussée ; il faisoit clair de lune : au bruit que je fis, un voisin, cordonnier, qui travailloit encore dans sa boutique, leva la tête et me dit : Vous ne dormez donc pas cette nuit ? il n'y a pas une demi-heure que vous jasiez avec Jean, et vous voilà déjà ! je répondis que je ne pouvois dormir. Eh bien , dit-il , puisque vous allez nous quitter, venez encore une fois avec Jean vous réjouir avec nous.

J'ai d'excellent vin ; nous en beirons un coup. J'y consentis ; j'éveillai Jean, il se leva, nous sortîmes par la porte de l'écurie. La femme du cordonnier et un autre voisin vinrent nous joindre : nous demeurâmes si longtemps ensemble , que le jour nous surprit. Je demande pardon à monsieur de ces détails ; il verra bientôt qu'ils ne sont pas inutiles , puisque c'est sur l'attestation des voisins, que Jean et moi avons passé toute la nuit avec eux, que nous avons été relâchés presque aussitôt qu'arrêtés. Je me réjouis de ma liberté, puisqu'elle me permet d'être auprès de mon cher maître. Enfin nous rentrâmes : il faisoit grand jour ; cependant je me jetai sur mon lit tout habillé, ainsi que Jean, et nous dormîmes une heure. A sept heures je me levai, et un ins-

tant après vint ce misérable, cause de nos malheurs. Je lui dis que monsieur n'étoit pas encore levé ; il me pria de l'éveiller , attendu qu'il étoit très-pressé. Je me souviens qu'il avoit l'air inquiet. L'infame coquin ! il avoit peur sans doute que son vol ne fût plutôt découvert qu'il ne le falloit pour sa sûreté. J'allai donc éveiller monsieur, qui dormoit profondément ; il se hâta de se lever et de s'habiller , et j'introduisis ce malheureux. Oh ! si j'avois su ce qu'il venoit faire, il m'auroit tué, plutôt que d'entrer. Monsieur le reçut très-civilement ; j'étois resté dans la chambre ; je vis mon cher maître prendre l'écrin et le remettre à ce misérable, qui n'y jeta qu'un léger coup-d'œil ; j'étois toujours là ; il me regarda deux ou trois fois ; il se mit à tousser et me pria de lui

donner un verre d'eau , sans doute pour m'écarter. Monsieur me dit d'apporter du vin ; j'y allai , et monsieur se souvient qu'ayant compté les billets, et s'étant levé pour prendre son portefeuille, cet infame alla à la cheminée, et feignit d'admirer la pendule. C'est alors qu'il aura fait son coup, puisque l'écrin et les billets se sont trouvés dans le tambour de cette même cheminée. Je rentrai avec le vin et l'eau ; il but si précipitamment qu'il toussa très-fort ; puis il se hâta de prendre congé : monsieur le reconduisit jusqu'à la porte ; puis revenant à son secrétaire, il visita quelques papiers, et me dit : Charles, j'espère que nous partirons après-demain. Tant mieux, repris-je, mon cher maître ; car je suis sûr que madame n'aime pas mieux les appartemens seuls, que vous. Il se mit

à rire. Monsieur sait que mon cher maître ne s'offense pas de ce que je lui parle avec cette liberté. Je lui servis à déjeuner ; puis il me renvoya en me disant qu'il alloit écrire. Je montai dans une chambre d'en haut, où se trouvoient beaucoup de choses à emballer : on sonna ; c'étoient les officiers de justice. *(Le récit est ici à-peu-près le même que celui de Lasson, avec cette différence qu'Adolphe fit le détail de la visite de l'homme aux diamans, tel qu'on vient de le voir, et donna son signalement, en insistant pour que l'on ne perdît pas un moment à se mettre à sa poursuite : ce qui fut fait, mais sans aucun succès. Après la déclaration de l'officier, telle que Lasson la rapporte, Charles continue)...* Mon cher maître entendit de sang-froid qu'on le faisoit

prisonnier ; mais il n'en fut pas de même quand l'officier , récapitulant les apparences qui étoient contre lui, lui laissa voir qu'il le jugeoit coupable : une vive indignation éclata dans ses yeux ; jamais je ne lui ai vu l'air si fier. Il s'écria : Ciel ! devois-je être l'objet de si odieux soupçons ! Il se tut ; mais bientôt s'adressant à l'officier, il reprit d'un ton calme, quoique je visse bien qu'il se faisoit violence : Monsieur, je ne puis me plaindre que vous m'accusiez ; tout dépose contre moi ; tant le misérable qui s'est caché sous le nom de M. T..... a bien pris ses mesures, Quel a pu être son but ? je l'ignore ; le temps peut seul nous dévoiler ce mystère ; ce que j'ajouterois actuellement seroit superflu. Je suis prêt à vous suivre ; mais me refuserez-vous la grâce d'écrire à ma



femme? l'officier lui répondit qu'il le pouvoit. Il s'assit aussitôt devant son secrétaire; il écrivit rapidement quelques lignes; et ayant cacheté son billet, il le remit à l'officier, en le priant de le faire parvenir à son adresse. On nous interrogea, Jean et moi; et comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire à monsieur, on nous laissa en liberté, sur le témoignage des voisins que nous invoquâmes; Jean fut même chargé de porter la lettre à madame. Mon cher maître étoit déjà monté en voiture; je ne pus lui parler. Je l'ai suivi jusqu'à la prison; et à force de sollicitations, j'ai obtenu d'être près de lui. Je n'ai plus rien à dire à monsieur, si ce n'est que je suis avec respect,

Son très-humble et très-  
obéissant serviteur,

CHARLES CARDET.

*Adolphe continue.*

Tu as maintenant sous les yeux tous les détails de cette horrible aventure. Elle ne te paraîtra pas moins inconcevable qu'à moi. Pourquoi ce misérable a-t-il voulu me perdre? que lui en revient-il? C'est en vain que je me fatigue à vouloir pénétrer ce mystère. J'y renonce. Je remets mon sort entre les mains de la providence. Cher Nancé, s'il ne m'est pas donné de faire connoître mon innocence, si je succombe sous cette noire imposture, je te recommande ma Lina; sauve-la du désespoir; essuye ses larmes: qu'elle trouve en toi et ta Lucie, des consolateurs; que près de vous elle soit, hélas! puis-je dire heureuse? Parle-lui de son fils; il l'attachera à la vie; qu'il lui fasse oublier

l'infortuné Adolphe : adopte-le , je te le lègue ; apprends-lui à ne pas rougir de son père ; qu'il sache qu'il fut malheureux et non coupable : c'est sur toi que reposent mes dernières espérances. Ah ! lorsque dans les champs de l'honneur j'affrontois une mort glorieuse , qui m'eût dit qu'un jour..... Je m'arrête : si je continuois , je sens..... Nancé , cher ami , viens , je t'attends : que je t'embrasse encore une fois ; qu'une fois encore je te presse contre mon cœur toujours digne de toi , et qu'après les hommes disposent de moi.

---



---



---

## LETTRE LX.<sup>e</sup>

*Lina à Lucie.*

Sénèsse , le

ENFIN , ma chère Lucie , me voici à Sénèsse ; à Sénèsse que dans mes ridicules frayeurs j'avois tant craint de ne plus revoir. Du plus loin que je l'ai aperçu , j'ai poussé un cri de joie ; les prés , les vignes , tout me sembloit plus beau que je ne l'avois laissé : mais lorsque passant devant les maisons , j'ai vu sur leurs portes toutes les bonnes femmes attirées par le bruit de la voiture , que j'ai entendu leurs bénédictions , il ne m'a pas été possible de me contenir ; je suis des-

cendue , et bientôt je me suis trouvée au milieu de tous les habitans du village , accourus pour me voir. Chacun me vouloit faire entrer chez lui ; tous demandoient des nouvelles d'Adolphe : quand ils ont su qu'il alloit aussi revenir , et que nous ne les quitterions plus , leur joie a tellement éclaté , que je n'ai pu retenir mes larmes. Qu'il est doux d'être aimé ainsi ! mon cher petit Alphonse , effrayé de tout ce bruit , s'est mis à pleurer ; mes caresses l'ont calmé ; il a fini par sourire et se laisser baiser. Mais lorsque je suis entrée dans la cour , j'ai cru que le bon Antoine et sa femme perdroient la tête , tant ils étoient transportés. Si j'eusse été moins touchée , j'aurois ri , je crois , de leurs plaintes de n'avoir pas été prévenus. Tout auroit été rangé : j'aurois trouvé

ceci , cela. Mon Dieu ! ces appartemens qui n'avoient pas été ouverts depuis quatre jours ; l'air renfermé feroit mal peut-être à leur jeune dame. Enfin je suis parvenue à leur faire comprendre que tout étoit à merveille , et que je ne serois nullement incommodée.

J'ai parcouru toutes les chambres avec l'empressement d'un enfant ; une seule m'a causé un sentiment bien douloureux. J'ai jeté un regard respectueux sur ce lit où..... J'ai fléchi les genoux. Non , jamais je n'ai prié avec plus de ferveur ; il me sembloit que du haut du ciel ma bonne mère sourioit à son enfant. Je ne sais combien de temps je suis restée dans cette attitude ; la voix de Louise , qui me cherchoit , m'a fait relever ; j'ai tâché de me remettre , et je suis descendue.

Ce matin, levée de bonne heure, je me suis mise à courir dans le parc. Avec quelles délices j'ai revu le parterre, la salle de verdure où nous avons dîné tant de fois, la grotte où Adolphe caché nous surprit un jour en chantant cette jolie romance ! Quel plaisir j'aurai à lui rappeler ces doux momens ! qu'il me tarde de le voir arriver ! tous les jours sur la grande route, j'irai au-devant de lui, aussi loin qu'il me sera possible : je le verrai quelques instans plutôt. Je veux le surprendre par une fête champêtre ; préparée par moi, elle lui plaira mille fois plus, j'en suis sûre, que celles qu'embellissent le luxe et l'éclat. Toujours elles ont eu peu d'attraits pour lui, et ce n'est que pour moi qu'il a regretté sa fortune. Une fois il me plaignoit de je ne sais quelle priva-

tion ; comme si j'en pouvois sentir avec lui ; comme s'il n'étoit pas tout ce que mon cœur désire ! Cette injustice m'avoit fâchée, et c'est le seul chagrin qu'il m'ait jamais donné. Mais cela est passé ; j'espère ne plus quitter Sennesse ; j'espère y rassembler bientôt tout ce qui m'est cher. Dans trois mois vous viendrez, n'est-ce pas, Lucie ? que de choses j'aurai à vous raconter ! Que nous serons heureuses ensemble ! Mais n'aperçois-je pas Jean ? oui, c'est lui ; sans doute il m'apporte des nouvelles d'Adolphe : peut-être vient-il. Je cours au-devant de lui. Adieu, chère Lucie.

---

---

 LETTRE LXI.

*Louise à madame de Nancé.*

Paris, le

**M**ADAME,

Nous sommes arrivées ce soir à Paris. Madame est très-mal ; je viens de l'obliger à se mettre au lit ; je crains qu'elle n'ait une forte fièvre. Hélas ! qu'allons-nous devenir ? nous étions si heureux ! et maintenant nous ne faisons que pleurer ; toute la maison est dans la douleur. Mon cher maître arrêté, accusé..... Bon Dieu ! peut-on  
le

le soupçonner d'un tel crime ! Je suis si troublée que je ne sais ce que j'écris. Je vais tâcher de mettre un peu d'ordre dans mon récit.

Nous étions retournés à Sènesse ; madame étoit enchantée des'y revoir : nous ne l'étions pas moins ; nous espérons que monsieur ne tarderoit pas à venir, et nous nous occupions d'une fête pour lui. J'étois dans la cour ; je vis Jean dans l'avenue ; je me hâtai d'aller chercher madame ; je la rencontrai sur l'escalier : Voici Jean, madame, lui dis-je. Je l'ai aperçu de ma fenêtre, me répondit-elle : elle étoit gaie, et se réjouissoit de l'arrivée de Jean. Hélas ! nous nous doutions bien peu des nouvelles qu'il apportoit. Du plus loin qu'il put entendre, madame lui cria : Jean, votre maître vient-il ? il ne répondit pas. Il n'en

tend pas, dis-je. Enfin nous nous trouvâmes près de lui : son air nous frappa. Bon Dieu ! dit madame ; qu'avez-vous ? Votre maître seroit-il malade ? Non, madame, répondit-il ; je vous apporte une lettre de lui. Eh bien ! Jean, lui dis-je, pourquoi donc ce visage triste ? vous nous avez fait peur..... Il ne répondit rien ; mais il me jeta un regard si je ne sais comment, que j'en fus toute saisie. Je compris qu'il y avoit quelque malheur. Cependant madame avoit décacheté la lettre ; en la lisant elle devint pâle et tremblante. Adolphe arrêté, dit-elle ! Adolphe accusé ! de quoi ? S'est-il battu ? Qu'est-il arrivé ? Au nom de Dieu, Jean, ne me cachez rien. Je vous dirai tout, madame, répondit-il ; mais, je vous en prie, rentrez dans votre appartement. De grosses larmes lui rouloient

dans les yeux ; j'entendis, pendant que je soutenois madame et l'aidois à marcher, qu'il disoit à voix basse : Ah ! faut-il que je sois un messenger de malheur ! Nous rentrâmes ; je fis asseoir ma chère maîtresse ; elle se mit à presser Jean. Le pauvre garçon ne pouvoit se résoudre à parler : enfin il nous dit ce qui s'étoit passé, mais d'une manière si confuse, et j'étois moi-même si troublée, que tout ce que je pus comprendre, c'est qu'on avoit volé une somme considérable à M.<sup>me</sup> de Cerval, et qu'on en accusoit monsieur. C'est impossible, s'est écriée madame ; on ne peut l'accuser d'une telle infamie : on n'oseroit. Vous vous trompez, Jean ; ce n'est point cela. Hélas ! madame, dit-il, plutôt à Dieu que je me trompasse ; mais j'ai tout vu par mes yeux : on a trouvé les

billets volés dans la chambre de monsieur ; il y en avoit même une partie dans son porte-feuille. Comment cela s'est-il fait , je ne sais pas ; mais je suis bien sûr de l'innocence de mon cher maître. Si vous l'aviez vu lorsqu'il s'est entendu soupçonner ; quel air il a pris ! je ne saurois dire comment ; mais un coupable n'auroit jamais eu cet air-là ; et un des officiers de justice qui étoit près de moi , n'a pu s'empêcher de dire : Si cet homme-là est coupable , sa figure est bien trompeuse. Lorsqu'il est monté en voiture..... — Monté en voiture , a interrompu madame ! il n'est donc pas arrêté ? — Hélas ! madame , vous ne m'avez donc pas compris ! monsieur est en prison. A ce mot de prison elle est tombée à la renverse et s'est évanouie. Hélas ! elle s'étoit imaginé qu'il

étoit seulement aux arrêts chez lui. Nous l'avons portée sur son lit ; et , à force de secours , elle a repris ses sens ; Adolphe , s'est-elle écriée ; elle sembloit le chercher des yeux ; mais tout-à-coup retrouvant sa mémoire : En prison ; lui ! ah , Dieu ! Les sanglots ont étouffé sa voix : nous pleurons autour d'elle. Au bout de quelques minutes elle s'est levée : Partons , a-t-elle dit , partons ; il est en prison , j'obtiendrai d'y être avec lui ; je ne le quitterai plus. En vain , pour lui faire reprendre des forces ; nous avons essayé de l'engager à différer ; elle n'a rien voulu entendre ; son impatience étoit telle , qu'à peine a-t-elle donné le temps d'aller chercher une voiture. Elle a demandé le petit ; à sa vue , ses larmes , qui s'étoient séchées , ont de nouveau inondé son visage ; elle l'a

pris et l'a serré contre son sein avec un mouvement convulsif. Enfin nous sommes partis. Pendant la route elle a gardé un morne silence ; seulement une fois elle a dit : Que ce chemin est long ! Le petit dormoit sur ses genoux. En entrant dans Paris , elle a poussé un profond soupir et a prononcé le nom d'Adolphe. Elle avoit ordonné qu'on la conduisît à la prison ; mais l'heure à laquelle on peut parler aux prisonniers étoit passée ; et malgré ses vives et touchantes instances , elle n'a pu obtenir la permission d'entrer ; on l'a remise à demain huit heures du matin. Ce refus l'avoit tellement accablée , qu'elle étoit hors d'état de songer à rien : il a fallu que Jean se chargeât du soin de nous loger ; et jugeant bien qu'elle voudroit s'éloigner de la prison le moins possible ,

il a fait arrêter à l'hôtel des États-Unis , qui n'en est qu'à deux rues. En descendant , ma chère maîtresse ne pouvoit se soutenir : j'ai parlé d'envoyer chercher un médecin ; elle s'y est opposée , en disant que ce n'étoit pas son corps qui étoit malade. Cependant il est aisé de voir qu'elle souffre beaucoup. Elle vouloit vous écrire ; elle étoit sûre , m'a-t-elle dit , que M. de Nancé ne sauroit pas plutôt le malheur de son ami , qu'il voleroit à son secours : mais ses doigts tremblans ne pouvoient tenir la plume ; je l'ai forcée de la quitter et de se coucher. Hélas ! je crains bien qu'elle ne prenne aucun repos ; elle ne fait que gémir et soupirer. Comment , comment soutiendra-t-elle l'entrevue de demain ? Ma chère , mon excellente maîtresse , deviez-vous être si malheureuse ! Mais



( 32 )

pardon , madame , il faut que je finisse.

Je suis avec respect ,

Votre très-humble et  
très-obéissante servante,

LOUISE SARIN.

( 33 )

---

---

LETTRE LXII.<sup>e</sup>

*Louise à madame de Nancé.*

Paris , le

MADAME,

Je reprends la plume. Ma chère maîtresse n'est pas mieux ; son courage seul la soutient.

Elle a passé une nuit très-agitée ; et pendant le peu d'instans qu'elle s'est assoupie , on voyoit les larmes couler le long de ses joues. A six heures je lui ai fait prendre un bouillon , et elle a voulu se lever : ses yeux étoient rouges et enflés ; elle s'en est aperçue ; et avec son mouchoir et son haleine

elle a tâché d'en dissiper les marques. Elle demanda le petit : on lui dit qu'il dormoit ; elle fit quelques pas pour l'aller voir ; mais elle s'arrêta et revint. Voulez-vous que j'aille le chercher, madame, lui dis-je ? Elle répondit non, puis oui, et enfin, non, n'y allez pas. Hélas ! elle aura craint que sa vue n'ébranlât le courage qu'elle s'efforçoit de montrer. Elle regardoit souvent à sa montre ; à sept heures et demie elle me dit : Allons, Louise, partons. Elle prit mon bras ; nous sortîmes ; Jean la suivait : sitôt que nous entrâmes dans la rue de la prison, ses regards s'y portèrent ; la vue de ces murs épais, de ces grilles, des gardes, l'émurent violemment : C'est donc là, dit-elle ; ce sont ces murs qui le renferment ! Elle soupira comme si son cœur eût été prêt à se

fendre : cependant elle continua de marcher ; mais en arrivant à la porte, elle devint si tremblante que j'avois peine à la soutenir. Je lui fis respirer quelques sels ; elle se remit un peu ; et entrant dans une salle de l'extérieur, elle demanda à voir M. de Morni. Un officier, j'ai su depuis que c'est le commandant, vint à passer ; voyant ma chère maîtresse si pâle et si défaite, il dit qu'il ne croyoit pas qu'elle pût soutenir une entrevue avec le prisonnier, et il voulut l'engager à différer : mais loin d'y consentir, elle le conjura, dans les termes les plus pressans, de la laisser entrer ; il parut touché, et lui fit même un compliment fort civil sur l'intérêt qu'elle lui inspirait, et il ordonna qu'on nous introduisît madame et moi. Jean demeura dehors. On nous fit passer par je ne sais

combien de détours. Ces verroux, ces grosses portes, ces guichetiers, ce jour sombre, me causoient tant d'effroi, qu'à peine je pouvois respirer. Madame ne sembloit rien remarquer; on eût dit qu'elle avoit repris toutes ses forces. Notre guide s'arrêta; et ayant ouvert une porte, il nous fit entrer. Je vis alors mon cher maître assis près d'une fenêtre grillée, et si fort enseveli dans une profonde rêverie, qu'il n'entendit pas le bruit; mais au cri que fit Charles, il leva la tête, aperçut madame, et se levant précipitamment, il s'élança vers elle: Lina! s'écria-t-il. Il la reçut dans ses bras, et tous deux se tinrent long-temps embrassés, sans pouvoir s'exprimer autrement que par leurs sanglots et quelques mots entrecoupés. Le courage de ma chère maîtresse s'étoit totalement

évanoui. O Adolphe, s'écria-t-elle; dans quel séjour je te revois! Elle fondit en pleurs. Mon cher maître, la sentant défaillir, la porta sur une chaise; et quoique très-ému, s'efforça, par ses caresses et ses discours, de modérer sa douleur. Lorsqu'elle fut un peu plus calme, elle voulut savoir de Charles toutes les particularités de cette cruelle affaire. Il dit les avoir écrites à M. de Nancé; ainsi, madame, je ne vous les répéterai pas. En finissant, comme il disoit qu'il étoit impossible qu'une si noire calomnie fût long-temps crue: Oui, s'est écriée madame, c'est impossible; et se jetant dans les bras de mon cher maître: Adolphe, bientôt tu seras justifié, bientôt tu me seras rendu. Elle l'a serré avec un mouvement passionné; il a soupiré, il a détourné la tête, et j'ai

tu que ses yeux se remplissoient de larmes. Bon Dieu! craindrait-il de ne pouvoir faire connoître son innocence! Heureusement madame ne s'est aperçue de rien; et pour détourner un triste sujet, il a parlé de son fils, de vous, de M. de Nancé; il a dit qu'il l'attendoit demain ou après - demain, Il a aussi parlé de M. Vilmor, et il a soutenu l'entretien de manière que madame s'est un peu remise. Il l'a pressée avec tendresse d'avoir soin de sa santé, si elle vouloit qu'il conservât son courage; elle le lui a promis : alors il l'a conjurée de se retirer; mais au premier mot l'interrompant: Moi, te quitter, Adolphe! non, je ne te quitte plus. Il a paru fort ému. Chère Lina! au nom du ciel, épargne-moi la douleur de te voir habiter un séjour si peu fait pour toi. — N'est-ce pas

le tien? à présent c'est aussi le mien. Cher Adolphe, nous serons prisonniers ensemble; ensemble nous recouvrerons la liberté. — Est-ce là ce que tu m'as promis? est-ce te ménager que de....? — Cruel! est-ce me ménager davantage que d'exiger que je m'éloigne? Ah! si tu m'aimes, si tu veux que je vive, laisse-moi près de toi, Hélas! tous nos maux viennent de nous être séparés. — Grand Dieu! s'est-il écrié, à quoi m'avez-vous condamné! Il a fait quelques pas dans la chambre, comme pour se remettre de son trouble. Ma chère maîtresse a continué ses instances avec tant de force, que Charles et moi ne pouvions retenir nos larmes. Eh bien, a-t-il dit en se retournant tout-à-coup vers elle, tu le veux, je ne puis te résister plus long-temps. Vivons, souffrons ensem-

ble. Ils sont tombés dans les bras l'un de l'autre. Dans ce moment un guichetier est venu avertir madame qu'il étoit heure de sortir; elle a tendrement embrassé mon cher maître : Je reviens, lui a-t-elle dit; et suivant le guichetier, elle a demandé à voir le commandant. On nous a introduites dans son appartement : c'étoit celui à qui nous avions déjà parlé. En apercevant madame, il s'est levé et est venu au-devant d'elle avec les marques du plus grand respect. Monsieur, lui a-t-elle dit avec une émotion qui l'empêchoit presque de parler, je viens vous demander une grâce à laquelle ma vie est attachée. Souffrez que je sois prisonnière avec M. de Morni; accordez à deux infortunés de pleurer et de gémir ensemble : c'est une épouse, c'est une mère qui vous implore; ne  
sommes-nous

sommes-nous pas déjà assez malheureux; et voudriez-vous par un refus ajouter aux rigueurs de notre sort ? Madame, a répondu l'officier, le respect et l'intérêt que vous m'inspirez sont tels, que je voudrois pouvoir terminer vos malheurs. Je suis désespéré de ne pouvoir consentir à votre demande; mais il est impossible qu'elle vous soit accordée. Elle est devenue pâle comme la mort, et d'une voix tremblante : Impossible ! Ah ! monsieur, si vous le vouliez..... je vous en conjure,..... laissez-vous fléchir. Elle tomboit presque à ses genoux; il a paru touché, mais il n'en a pas moins persisté dans son refus. Pour l'adoucir, il a dit que tous les jours elle pourroit voir M. de Morni, et il a observé qu'elle seroit ainsi plus à portée de faire des démarches en sa fa-

veur, que si elle se tenoit enfermée avec lui. Peut-être ceci n'est-il pas sans fondement; mais ma chère maîtresse étoit hors d'état de rien entendre. Ce n'est pas sans peine que nous l'avons ramenée à la maison. Elle n'écoutoit rien; elle ne voyoit rien; elle étoit comme insensible: j'ai été chercher le petit et l'ai mis sur ses genoux; il dormoit, elle le regardoit d'un oeil morne. Deux ou trois fois pourtant elle l'a pressé contre son sein. Enfin il s'est éveillé, et lui tendant ses petits bras, il s'est mis à sourire: alors les larmes ont inondé son visage; elle a pleuré long-temps; et la voyant moins agitée, je l'ai suppliée, les mains jointes, de se conserver pour son enfant, pour mon cher maître. Je lui ai demandé si elle vouloit se mettre hors d'état de l'aller

voir, et si ce ne seroit pas combler entièrement son malheur. Elle a soupiré amèrement: Oui, a-t-elle dit, il faut se conserver pour lui. Elle a consenti à prendre un peu de nourriture: elle repose actuellement; mais hélas! il est aisé de voir que de cruelles idées la poursuivent dans son sommeil.

Nous attendons tous avec bien de l'impatience l'arrivée de M. de Nancé; il a dû recevoir hier la lettre de mon cher maître. Combien vous aurez été consternés en apprenant nos malheurs!

Je suis avec respect, etc.

LOUISE SARIN.

---

## L E T T R E L X I I I .

*Nancé à sa femme.*

Paris , le

**N**E pense point à venir, chère Lucie; tu ne pourrais soutenir le déchirant tableau que j'ai devant les yeux. Songe à l'enfant que tu portes dans ton sein. Eh! que ferois-tu ici? hélas! bientôt peut-être je serai forcé d'en arracher l'infortunée Lina. Dans quel état je l'ai trouvée; pâle, abattue, les yeux noyés de pleurs: cependant elle est loin de connoître tout son malheur. Elle ne craint pour Adolphe qu'une longue captivité; elle n'imagine pas que l'innocence ait jamais rien à re-

douter des lois. Hélas! il en devoit être ainsi; je me flattois moi-même.... Adolphe ne m'a que trop détrompé.

En entrant dans sa prison, je n'ai pu m'empêcher de frémir d'indignation et de colère. Lui! languir sous ces indignes fers! Mais lorsque je l'ai vu, que je l'ai serré dans mes bras, l'attendrissement a succédé; il s'est ému aussi; cependant il a gardé plus de fermeté que moi. Lina étoit présente; et pour ne pas l'affliger il se sera fait violence. Une seule pensée m'occupoit, et mes premiers mots ont été pour lui demander quelles mesures il comptoit prendre pour sa défense. Il a choisi pour conseil M.....; il vante ses lumières et sa probité: il venoit de rédiger avec lui un mémoire; il me l'a donné à lire; il est d'une telle force et porte tellement

l'empreinte de la vérité, que ne doutant pas qu'il n'éclairât les juges, je me suis livré à l'espoir de voir Adolphe entièrement disculpé. Lina, pensant comme moi, se laissoit aller à ses innocens transports; mais quoiqu'il semblât les partager, une sorte de contrainte m'a frappé en lui: j'ai vu qu'il ne me disoit pas tout; et, me rappelant ce qu'il m'avoit écrit, je suis retombé dans l'horrible crainte dont je ne faisais que de sortir. Je n'osois m'expliquer devant Lina; mais cédant aux instances d'Adolphe, elle est sortie pour prendre quelque repos. A peine étions-nous seuls, qu'Adolphe m'a dit: Hélas! je n'ai pas la force de détruire son erreur! le coup n'en sera que plus terrible. Ciel, me suis-je écrié! que me fais-tu entrevoir? Il m'a pris la main. Cher ami, il ne faut

pas nous flatter; je ne m'aveugle point. C'est en vain que le sentiment de mon innocence se fait entendre; je ne sais que trop qu'il m'est impossible d'en fournir des preuves. Souviens-toi avec quel art infernal ce misérable a tout arrangé pour que je paroisse coupable: qui croira jamais que pour me perdre il se soit exposé aux plus grands dangers, lorsqu'il ne lui en revient aucun avantage, et lorsque moi-même je déclare que je ne me connois point d'ennemi! Les juges peuvent-ils admettre une chose aussi invraisemblable? J'espérois que l'on retrouveroit ce malheureux; mais cet espoir s'est évanoui. — N'importe, ai-je dit; tu as pour toi la vérité, ton innocence; avec ces deux appuis on est toujours fort: tu ne dois pas désespérer..... Il m'a interrompu. Ne crois pas que



comme une âme lâche je me laisse abattre par le malheur; tu ne me trouveras pas foible. J'ai ma vie, et plus encore, mon honneur à défendre; je les défendrai jusqu'au dernier soupir; jusqu'au dernier soupir je ferai entendre une voix qui ne fut jamais souillée par le mensonge. Mais le succès ne dépend pas de moi. Son visage s'étoit animé; un air de fierté brillait dans ses yeux, et dans son noble enthousiasme il avoit presque perdu le sentiment de son infortune. Mais ce moment n'a pas duré; le nom de Lina est revenu sur ses lèvres; il s'est attendri; ses larmes ont coulé; il n'a pas cherché à me les dérober, et dans mon sein il s'est affranchi de la contrainte qu'il s'impose devant elle. Tu sais, disoit-il, si j'ai lieu de chérir la vie; tu sais les nœuds qui m'y attachent.

chent. Elle, toi, mon fils! Hélas, il faut tout quitter. Un moment j'ai joui du bonheur suprême, pour être précipité dans un effroyable abîme de misère. Ah! si l'un de ces fléaux destructeurs qui menacent l'homme à tout âge m'avoit atteint et creusoit mon tombeau, je subirois sans murmurer l'inflexible loi de la nature; couché sur un lit de douleur, mes derniers moments auroient encore des charmes; mes regards pourroient se fixer sur *elle* et ma main presser la sienne. L'espérance, consolatrice des mortels, me prêteroit ses douces illusions; et, fermant les yeux pour jamais, je croirois peut-être *la* revoir encore. Qu'il sera terrible le moment qui m'arrachera de ses bras! Quel adieu! quel horrible adieu! Il s'est arrêté; j'ai senti ce qu'il n'osoit dire; et dans les bras l'un de

l'autre nos gémissemens se sont confondus.

Grand Dieu ! son innocence ne pourra-t-elle donc le sauver ! Calas, Montbailli , Lebrun , vos malheurs sont-ils perdus pour l'humanité ? Les juges ne se souviennent-ils plus de vos épouvantables catastrophes ? Osent-ils entendre vos noms sans frémir ? Osent-ils condamner encore ? Je les verrai ; ils sauront quel est celui qu'on accuse du plus-vil de tout les crimes. Son nom, ses vertus, sa vie entière, réfutent cette infame calomnie ; ils ne pourront y croire. Oui, j'en ai l'espoir.... Hélas ! s'il étoit trompé ! Lucie, chère Lucie, je te le répète, ne songe point à venir.

---



---

## LETTRE LXIV.<sup>e</sup>

*Le même à la même.*

Paris, le

JE reçois ta lettre ; je conçois ton impatience : mais hélas ! je n'ai aucune nouvelle consolante à te donner ; tout est contre l'infortuné Adophe. Ceux même qui se disoient ses amis, n'ont pas honte de le condamner hautement : c'est en vain que je le défends, on m'écoute à peine ; sans cesse on me remet devant les yeux les prétendues preuves de son crime, et on s'étonne que je ne sois pas convaincu. Hommes légers et insensibles, qui ne craignez pas, du sein des plaisirs, au

milieu d'un cercle frivole, de prononcer sur l'honneur et la vie d'un citoyen ! Céligni lui-même m'a dit : Vous seul vous refusez à l'évidence. Son cousin n'a pas osé tenter de le justifier. Il est trop vrai, Léon ( que mon cœur se soulève contre cet homme ! ), l'indigne Léon est parti pour la Lorraine sans daigner faire la moindre démarche en sa faveur. Cet abandon, ce cri public qui tant de fois exerça sa fatale influence, n'agit encore que trop sur l'esprit des juges. Malgré leur réserve et leur circonspection, j'ai trop vu que ce que je leur disois les touchoit faiblement, et qu'ils se tiennent assurés qu'Adolphe est coupable. Il n'ignore point ces funestes préventions ; il a exigé de son défenseur officieux de ne lui rien cacher. Avec le même courage qu'il a

déployé dans les camps, il supporte son malheur et met tous ses soins à relever les espérances de Lina. Hélas ! elle n'ose encore s'avouer ses craintes ; mais l'affreuse vérité commence à percer jusqu'à elle : je m'en aperçois à ses regards inquiets, à ses questions multipliées ; elle semble vouloir pénétrer ma pensée ; et tout-à-coup, comme si elle craignoit d'en trop apprendre, elles'interrompt : quelquefois, tombant à genoux, elle conjure le ciel de sauver Adolphe.

A 9 heures du soir.

De quelle scène je viens d'être témoin ! Adolphe avoit demandé son fils ; Lina le lui a porté cet après midi : dès qu'il l'a vu, il l'a saisi avec un tel transport, que l'enfant effrayé s'est mis à pleurer. Ses larmes ont fait une

vive impression sur Adolphe ; il s'est assis et il a cherché à l'apaiser en jouant avec lui : il a réussi ; le petit s'est calmé , l'a caressé et lui a souri. Ce souris de l'innocence , au milieu des cachots , m'a fait un mal affreux ; j'ai été forcé de me détourner , et j'ai vu Lina qui , furtivement , passoit sa main sur ses yeux. Adolphe continuoît à jouer , mais en silence , comme s'il eût craint que sa voix ne trahît son émotion. La nourrice , charmée de voir le petit si tranquille , s'est indiscrètement écriée qu'il ne tarderoit pas à dire papa. Ce mot a retenti dans le cœur d'Adolphe ; il est devenu pâle ; il a serré son fils avec force , et comme s'il eût dit, Jamais, jamais je n'entendrai ce doux nom sortir de ta bouche. Il s'est levé sans savoir ce qu'il faisoit ; n'étant plus maître de déguiser

son trouble , il reportoit l'enfant à la nourrice , lorsqu'apercevant en pleurs Lina , frappée sans doute de la même pensée ; il s'est précipité avec lui dans ses bras. Ses sanglots ont éclaté : Lina , déjà épuisée par sa propre douleur , n'a pu soutenir celle d'Adolphe ; elle est tombée sans connoissance : nous lui avons prodigué les secours , mais en vain ; il a fallu l'emporter presque expirante. Adolphe , dans son désespoir , ne voyant qu'elle , oubliant qu'il étoit prisonnier , se précipitoit sur nos pas , lorsque le geolier se présentant l'a repoussé. Dans cet affreux moment je ne sais de quoi il auroit été capable : j'ai couru à lui ; j'ai voulu le calmer ; il ne m'écoutoit pas ; il ne connoissoit rien. Lina , répétoit - il d'une voix étouffée, Lina ! Cruels, laissez-nous mourir ensemble. L'insensible geolier

et quelques gardes accourus se disposoient à employer la violence pour le faire rentrer, lorsque secondé de Charles, je l'ai enlevé et porté sur son lit. Le bruit de la lourde porte, retombant sur elle-même, a rappelé sa raison égarée; il a caché son visage dans ses mains, et s'est abandonné à sa douleur. Le pauvre Charles lui a présenté quelques sels, il les a repoussés : C'est elle, a-t-il dit, qu'il faut secourir; c'est elle qu'il faut sauver. Nancé, laisse-moi; cours vers elle; on ne t'empêche pas de la suivre: les larmes ruisseloient sur ses joues. Je ne voulois pas le quitter; mais j'ai bientôt vu que l'unique moyen de le calmer étoit de lui rapporter des nouvelles de Lina; et, le laissant aux soins de Charles, j'ai volé chez elle. On étoit parvenu à lui rendre l'usage

de ses sens; le médecin appelé lui avoit fait prendre une potion assoupissante; elle dormoit d'un sommeil assez paisible. Je me suis hâté de retourner près d'Adolphe: certain que je ne le trompois pas, il m'a embrassé avec un transport aussi vif que si je lui eusse annoncé sa liberté.

Hélas! dans les plus affreux malheurs, avec quelle ardeur, quelle facilité le cœur de l'homme se livre à ce qui peut lui apporter quelque soulagement!

Il a retrouvé tout son courage. Je lui ai parlé de Vilmor; je m'étonnois qu'il demeurât tranquille dans un tel moment; mais il ignore les malheurs d'Adolphe, Adolphe ne lui a pas écrit. Je ne veux pas, m'a-t-il dit, troubler la félicité dont il est près de jouir. Son silence, j'en suis sûr, a pour

cause une raison plus délicate encore ; il craint que Vilmor, informé de sa ruine, ne veuille lui restituer ses biens-faits, et ne manque ainsi un établissement avantageux.

---

## LETTRE LXV.

*Le même à la même.*

Paris, le

VILMOR est arrivé : il a su, par la voix publique, les malheurs d'Adolphe ; et quoiqu'on le peignît coupable, il n'a pas balancé un instant à le juger innocent. Il étoit à la veille de son mariage. Maîtresse, parens, amis, il a tout quitté, tout abandonné pour voler au secours de son bienfaiteur : il a couru jour et nuit. Dès que Lina l'a vu, elle s'est jetée dans ses bras. O mon frère, lui a-t-elle dit, quelle différence de la dernière fois que nous nous sommes vus ! que j'étois

heureuse alors ! Ses larmes l'ont empêchée de continuer. Le sensible jeune homme avoit peine à retenir les siennes ; il la contemploit avec une surprise douloureuse de la trouver si changée. Il a demandé comment il se pouvoit qu'Adolphe fût soupçonné d'un crime si lâche. Je lui ai donné la lettre de Charles : en la lisant, une vive indignation s'est peinte sur son visage. Quelle horreur, s'est-il écrié ! quelle noire scélératesse ! Mais il est impossible qu'elle ne soit pas bientôt connue. Le plus noble, le plus vertueux des hommes, ne sera pas victime de cette infernale trame ; il sera sauvé, ou je périrai moi-même. Son agitation étoit extrême ; le feu éclatoit dans ses yeux : il a ranimé l'espoir de Lina. Hélas ! trop petit-être. Je l'ai tiré à part ; je l'ai instruit de mes dé-

marches, et de tout ce que nous avions à craindre. Il s'est emporté amèrement contre Célini, contre Léon ; il a déploré la funeste prévention des juges ; il m'a serré la main avec force. Nous, nous ne l'abandonnerons pas, a-t-il dit. Il a parlé du ministre de la guerre ; c'est un homme ferme, éclairé ; il jouit d'un grand crédit ; il aime Vilmor, à qui il doit la vie. Vilmor espère pouvoir le convaincre de l'innocence d'Adolphe, et l'engager à agir en sa faveur. Il a été chez lui pour tâcher d'en obtenir une audience ; mais le ministre est absent, il est à..... ; on croit qu'il y restera quelques jours. Avant de partir pour l'y aller joindre, Vilmor a voulu voir Adolphe : nous nous sommes rendus à sa prison. Je ne te peindrai point cette touchante entrevue ; accablé des tristes scènes qui se

succèdent si rapidement , j'ai besoin de reprendre quelque courage. Vilmor s'est montré tel que je me le figurois. Noble , généreux , sensible , digne d'être aimé d'Adolphe et de Lina , je ne l'en rapporterai qu'un trait. Adolphe lui a demandé , avec l'empressement de l'amitié , s'il étoit marié ; il a baissé les yeux , et , en rougissant , a répondu que non , sans ajouter un seul mot. Adolphe a compris le motif de ce silence ; il a saisi la main de Vilmor avec l'expression vive du sentiment et de la reconnaissance : il n'a rien dit dans la crainte de le blesser ; mais j'ai lu dans ses regards combien il s'affligeoit d'avoir été un obstacle à son bonheur.

Le..... à six heures du matin.

Vilmor vient de partir. Quels vœux je forme ! quels souhaits ardents ! Mais

hélas ! l'espérance fuit de mon cœur. M....., défenseur officieux d'Adolphe , ne m'a pas caché que ses moyens de défense étoient nuls ; il n'en attend rien. Le ministre voudra-t-il..... je n'ose l'espérer ; un noir pressentiment m'accable. Chère Lucie , si je le perds , toi-même ne pourras me rendre le bonheur.

---



---

 LETTRE LXVI.º

*Lina à Lucie,*

Paris, le

O Lucie ! chère Lucie ! je puis sauver Adolphe ; je puis dérober mon fils au déshonneur , et j'hésite ! Si vous saviez à quel prix ! Ah ! si l'on ne demandoit que ma vie ! mais hélas ! quitter Adolphe ! n'être plus à lui ! et , pour comble d'horreur , passer dans les bras d'un autre ! Lucie , le puis-je ? le dois-je ? Cependant si je refuse , c'en est fait , Adolphe périt ; il meurt déshonoré , et son fils..... Cher enfant ,

te

te condamnerai-je à maudire l'existence que tu puises dans mon sein ! affreuse alternative ! et c'est demain que je dois rendre réponse. Demain ! hélas !

Ce matin je sortois à peine de mon lit , trempé de mes pleurs ; je tenois Alphonse sur mes genoux : de ses petites mains il caressoit mes joues et essuyoit mes larmes. Cher enfant , il ignore que son père infortuné languit dans les fers , et que sa malheureuse mère..... Mais où me laissé-je entraîner ? On est venu m'avertir que M. de Lassez demandoit à me parler. Surprise qu'il osât se présenter chez moi , j'ai fait répondre que je ne pouvois recevoir personne. Mais il a insisté , en disant qu'il étoit de la plus grande importance pour M. de Mornet et pour moi qu'il me vît. Il ne m'a plus été

3.

6

possible de refuser : un moment même je me suis flattée..... J'ai donné ordre de le laisser entrer ; il a paru. Je me suis levée tremblante ; je l'ai engagé de la main à s'asseoir ; et m'asseyant moi-même, Alphonse dans mes bras, j'ai tâché de dévorer mes pleurs.

Je ne pouvois prendre sur moi de regarder ; cependant il m'étoit facile de voir qu'il me contemploit : et lorsqu'enfin, étonnée de son silence, j'ai levé les yeux sur lui, il a baissé les siens avec une sorte d'embarras. Mon cœur s'est troublé ; j'ai balbutié quelques mots confus, pour lui demander le sujet de sa visite : il a hésité ; et prenant enfin la parole avec une apparence de confusion : Vous ne pouvez douter, madame, a-t-il dit, de la part que je prends à vos malheurs ; le

désir de les terminer m'amène devant vous, et je viens vous offrir le moyen de sauver M. de Morni. — De le sauver ! ô ciel ! — Oui, madame ; mais daignez vous calmer, daignez m'entendre. Je me suis tue ; mon cœur battoit avec violence. Il a continué : Je ne vous rappellerai point, madame, un instant que je voudrois racheter de ma vie, puisqu'il vous a offensée. Je ne vous peindrai point mes tourmens et mon désespoir ; je voulus vaincre une passion trop ardente ; mais... Monsieur, lui dis-je en me levant, sont-ce là des discours que je doive entendre ? Laissez-moi ; retirez-vous. Je me retirerois moi-même : Au nom du ciel, madame ( en me suivant ), ne me quittez pas ainsi ! j'aime mieux mourir que de vous déplaire : j'espère bientôt vous contraindre de la pureté de mes inten-

lions. Souffrez que je vous rappelle que le salut de M. de Morni..... — Je me suis arrêtée. Eh bien, monsieur, je vous écoute; mais ne me parlez que de lui, si vous ne voulez me forcer à fuir. Je me suis rassise; il a repris: Soyez persuadée, madame, que j'aurais éternellement gardé le silence auquel je m'étois condamné, si votre intérêt et celui de M. de Morni ne me forçoient à le rompre. Exilé loin de vos yeux, je serois descendu au tombeau sans me plaindre: tel étoit mon dessein, madame; et je me préparois à quitter ces lieux pour jamais; un fatal événement m'a retenu. J'espérois engager ma tante à étouffer une cruelle affaire. Je me suis trompé; elle est implacable et a rejeté mes plus instantes prières. Il reste un moyen de la fléchir; c'est en tremblant que

j'ose vous le proposer; mais il est le seul: veuillez, madame, m'entendre sans colère. Il s'est tu pour attendre ma réponse; je n'ai pu prononcer un seul mot; il a continué: Les nœuds qui vous attachent à M. de Morni sont rompus, madame; il ne peut plus exister pour vous. — Monsieur, ai-je dit avec indignation, il est innocent. — Je le crois, madame, a-t-il repris vivement, je le veux croire, dès que vous l'assurez; mais les apparences sont tellement contre lui, que, s'il y a un jugement, il est impossible qu'il ne soit pas condamné. Alors le barbare remettant sous mes yeux ces fatales apparences, n'a pas craint de me montrer Adolphe périssant sur l'échaffaud, mon fils couvert d'opprobre, obligé de fuir sa patrie et de désavouer son nom. Noyée

dans mes pleurs, je n'avois ni le désir ni la force de l'interrompre. Pardonnez-moi, madame, a-t-il ajouté, de vous offrir un si funeste tableau; je ne me le serois pas permis s'il n'étoit en votre pouvoir de le changer. Oui, madame, dites un mot, et M. de Morni est sauvé. — Que faut-il faire, me suis-je écriée? faut-il ma vie? — Non, madame; consentez à vous séparer de M. de Morni; demandez le divorce. — Moi, l'abandonner! moi, faire supposer que je le crois coupable! Monsieur, si c'est-là ce que vous avez à me proposer, vous pouvez vous retirer; je n'y consentirai jamais. — Quoi, madame, vous préférerez le voir périr d'une mort infame? — Non, tout espoir ne m'est point ravi; je me jeterai aux pieds des juges; la vérité parlera par ma bouche; ils ne

pourront la méconnoître; ils ne pourront croire qu'un brave officier, distingué par ses actions et sa valeur, se soit souillé d'un tel crime. — C'est à regret, madame, que je détruis vos espérances; mais elles vous plongeroient dans l'abîme. Il n'est pas au pouvoir des juges d'absoudre M. de Morni; ils ne peuvent prononcer que suivant la loi, et elle le condamne. — Eh bien, monsieur, je saurai mourir avec lui: il me sera plus doux de le suivre au tombeau que de le flétrir moi-même. — Et cet enfant, madame, que deviendra-t-il? Privé de son père, de sa mère, le malheur, l'infamie seront son partage. Ah, madame! est-ce à vous à l'y dévouer? gémissant sur son sort, voulez-vous qu'il dise un jour: Ma mère pouvoit m'y dérober, elle ne l'a pas voulu? A cette

horrible image mes sens se sont glacés; la mort que j'invoquois m'a épouvantée : j'ai serré mon fils dans mes bras. Hélas! il dormoit pendant que sa malheureuse mère. . . . Mes pleurs se sont enfin ouvert un passage; et d'une voix entrecoupée: Ce divorce, comment peut-il?... Adolphe... Quel rapport.... Je n'ai pu mettre plus de liaison dans mes idées. Il me regardoit; ses yeux avoient une expression qui m'a fait frémir; et avec une audace qui perçoit à travers ses protestations, il a osé me dire que si je consentois à un divorce, si je lui donnois ma parole d'être à lui, il sauveroit Adolphe; il tomberoit aux genoux de sa tante, et lui avoueroit son amour; elle ne voudroit pas faire son malheur. Secondé par elle, appuyé de son crédit (elle avoit des amis puissans),

sans), il étoit certain d'assoupir cette affaire, et de rendre la liberté à M. de Mornî. Songez-y bien; madame, a-t-il ajouté; son sort est entre vos mains : vous êtes trop agitée en ce moment pour me répondre, et je suis loin de chercher à vous surprendre. Demain, madame, je viendrai savoir vos intentions: souvenez-vous que vous êtes mère; sauvez votre fils, sauvez un infortuné qu'une vaine constance feroit périr, et consentez au bonheur d'un homme qui consacrerà sa vie entière à vous faire oublier vos malheurs.

Il s'est retiré. Stupide, hors de moi, je ne sais combien de temps je suis restée seule; Louise m'a trouvée dans un état approchant de la frénésie : elle a craint un instant que ma raison ne fût égarée; elle a pleuré sur moi.

( 74 )

Mais que servent les larmes ! Lucie , que dois - je faire ? Conseillez - moi . Faut - il ..... ? Mais non , je ne le puis ; mourir plutôt . Que dis - je ? Hélas ! c'est de sa vie qu'il s'agit , et non de la mienne . Je dois ..... Oui , je dois me...

O ma chère ! mon sort va être fixé ! J'attends mon arrêt . M. de Nancé me quitte : je lui ai dit la fatale proposition ; je lui ai tout appris . Hélas ! il n'est que trop vrai : plus d'espérance , Adolphe , mon Adolphe périra , si ..... Moi seule je puis le sauver , en acceptant ..... Grand dieu ! M. de Nancé croit que je le dois ; il avoit lui-même les larmes aux yeux en me donnant cet affreux conseil . Tremblante , combattant avec moi-même , je n'ai pu me résoudre ..... Je m'en suis remise à la volonté d'Adolphe . Qu'il dispose de l'infortunée Lina ; et s'il consent ,

( 75 )

s'il veut ..... Le pourra - t - il ..... ? Lucie , chère Lucie , pleurez sur votre malheureuse amie . Ah ! quand la tombe m'ouvrira - t - elle un asile ? Là seulement je trouverai le repos .

---

---



---

 LETTRE LXVII.

*Nancé à sa femme.*

Paris, le

**A**DOLPHE, cher compagnon de mon enfance, je m'honorais d'être aimé de toi ; que j'étais loin encore de te connaître..... ! Quel courage ! que de vertus ! et quelle en est la récompense !

Persuadé que le soin de son honneur, si ce n'étoit celui de sa vie, devoit lui faire accepter les propositions de Lasson, je m'étois rendu à sa prison ; mais sentant les violens combats que son amour pour Lina alloit exciter dans son cœur, j'hésitois à m'expliquer ; il s'est aperçu de mon

embarras, et me regardant fixément : Nancé, tu as quelque chose à m'ap- prendre ; quoi que ce soit, ne crains pas de me le dire ; je suis préparé à tout. Non, dis-je, tu ne l'es pas ; tu ne peux l'être à ce que je viens te proposer : il m'écoutoit avec attention. J'ai continué d'un ton plus ferme : Adolphe, réponds-moi. Pour arracher ton fils, toi, ton nom à l'opprobre, est-il un sacrifice que tu refuses de faire ? Aucun, s'est-il vivement écrié ; mille vies s'il le faut. — Ce n'est point ta vie qu'on demande ; mais un sacrifice plus grand encore. — Quoi ? ( avec impatience ) Au nom du ciel, ne me fais pas languir. — Eh bien ! il faut renoncer à Lina ; il faut briser les nœuds qui vous unissent. Le voyant pétrifié d'étonnement, j'ai saisi ce moment ; je lui ai appris les offres de

Lasson ; et , après avoir ajouté que Lina remettoit entre ses mains son sort et le sien ; je lui ai peint , avec toute la force dont je suis capable , d'un côté l'horrible fin qui l'attend , son fils déshonoré , Lina mourant de sa douleur ; de l'autre , son honneur et sa vie en sûreté , son fils portant son nom sans rougir ; et s'il restoit des pleurs à Lina , du moins elle jouiroit de l'avoir sauvé. Il m'écoutoit avec une extrême agitation ; et lorsque j'eus achevé de parler , marchant à grands pas et comme cherchant à se modérer , il a gardé quelque temps le silence. Tout-à-coup venant à moi : Nancé , m'a-t-il dit avec un ton et un air qui ne sortiront jamais de ma mémoire , tu sais ce que Lina est pour moi ; tu sais à quel point elle m'est chère ; sa perte me seroit plus cruelle

que le plus affreux supplice ; cependant , j'en atteste le ciel , si cet homme étoit digne d'elle ; si j'espérois qu'il pût la rendre heureuse ; non pour racheter ma vie ; tu ne me soupçonneras pas d'une telle bassesse ; mais pour épargner à son cœur l'horrible catastrophe qui se prépare , je céderois mes droits sur elle ; et laissant à ma douleur le soin de me plonger au tombeau , j'irois , loin de ses yeux , terminer mes tristes jours : mais la remettre dans les bras d'un misérable qui ne rougit pas d'exiger sa main pour prix de ma vie ! Jamais , jamais je n'y consentirai ; plutôt subir la mort la plus effroyable. Si tu n'as pas d'autre moyen de me sauver , laisse-moi mourir. — Ce n'est point ta vie , c'est ton honneur qu'il faut sauver , ai-je repris avec précipitation. — Je ne le sauverois



pas : un jugement ne flétriroit pas mon nom ; mais écrasé sous le poids d'une infame accusation ; je n'en serois pas moins cru coupable , pas moins déshonoré. — Ton innocence un jour peut être reconnue ; l'imposture n'a qu'un temps. — Eh bien ! ma mémoire sera réhabilitée , et l'honneur rendu à mon fils : je nourrirai cette espérance ; elle adoucira mes derniers momens. — Ne comptes-tu pour rien les pleurs que tu vas coûter à Lina ? je touchois l'endroit sensible. Voilà , s'est-il écrié , voilà ce qui me rend la mort affreuse. Mais hélas ! je ne puis tarir ses larmes ; en vain je... Nancé , crois - moi , elle sera moins malheureuse libre dans sa douleur , fidèle à ma mémoire , que livrée à cet homme. Il s'est tu ; son émotion l'a empêché de continuer. Tout-à-coup

son visage s'est enflammé ; et se tournant vers moi : Nancé , il demande sa main ; il la provoque au divorce ; il tire parti de mes malheurs ; l'auteur en est inconnu..... Si..... il n'a pas achevé. J'ai compris sa pensée , j'en ai frémi. S'il étoit vrai , quels supplices mériteroit un tel monstre ! Ses yeux étoient attachés sur moi ; il a repris : Tu m'as entendu ; mes soupçons peuvent être injustes , peut-être sont-ils fondés : dans le doute , oseras-tu me presser encore ? J'ai gardé le silence. Hélas ! que pouvois-je dire ? Il a continué d'un ton plus tendre : Retourne à Lina ; apprends-lui mon choix : si dans sa douleur elle croyoit devoir se dévouer , empêche cet horrible sacrifice ; modère son désespoir ; relève son courage ; que je vive dans la plus chère moitié de moi-même. Cher ami ,

je n'ai plus qu'une prière à te faire : dès que mon arrêt me sera prononcé, arrache-la de ces funestes lieux ; conduis-la près de ta Lucie, dans cette Lorraine, berceau de notre amitié, où j'ai passé tant de jours heureux, et qu'avec elle j'espérois revoir encore ; sa voix s'est altérée ; je n'ai pu que le presser dans mes bras. Mais l'a-t-il pu penser ! moi l'abandonner ; moi le laisser tranquillement traîner au supplice ! Non, je le défendrai jusqu'au dernier moment. Sur l'échafaud même, sous la hache fatale, mes cris, mes forces, ma vie, tout pour le sauver, tout, ou périr avec lui.

---



---

## B I L L E T

*Du même à la même,*

joint à la lettre précédente.

EN apprenant la détermination d'Adolphe, le premier mouvement de Lina a été une sorte de soulagement ; mais il ne pouvoit durer ; et me regardant, les yeux pleins de larmes, elle m'a dit : Ah ! pourquoi le consulter ? il falloit le sauver malgré lui. J'ai vu les combats qu'elle alloit se livrer ; et pour l'en empêcher, j'ai failli lui dire les soupçons d'Adolphe sur Lasson ; heureusement je me suis retenu. Dans quel désespoir l'auroit plongée la pensée que l'amour qu'elle inspire

à ce misérable est peut-être l'unique cause des malheurs d'Adolphe ! Je me suis borné à lui dire qu'en rompant les liens qui l'attachent à lui, elle combleroit de telle sorte son infortune, que ni elle ni moi ne devions vouloir le sauver à ce prix.

Lasson s'est présenté comme il l'avoit annoncé ; Lina lui a fait dire qu'elle ne pouvoit le recevoir. Il a fortement insisté, mais inutilement : alors il s'est emporté d'une façon étrange, et a murmuré quelques mots que Louise n'a pu entendre ; elle croit cependant avoir distingué celui de vengeance. L'infame \* !

---

\* Nancé n'avoit garde de le dire à sa femme ; mais frappé des soupçons d'Adolphe, et les trouvant fondés, il s'étoit décidé à tenter la voie des armes, s'il ne

lui en restoit pas d'autre pour arracher à Lasson l'aveu de son crime, en cas qu'il fût coupable ; mais celui-ci ayant eu ordre de rejoindre son régiment, quelques jours après la date de cette même lettre, Nancé ne put exécuter son projet.

---

 LETTRE LXVIII.<sup>e</sup>

*Le même à la même.*

Paris, le

**L**INA ne veut plus différer à se jeter aux pieds des juges ; je l'y accompagne : c'est aujourd'hui. Sa douleur, ses larmes, la pitié qu'inspire une femme jeune et belle, pourroit peut-être..... Grand Dieu ! est-ce donc la pitié qu'Adolphe devoit implorer ?

A 3 heures après midi.

Il me seroit bien impossible de te retracer cette douloureuse matinée. Les instances, les discours de Lina, ses pleurs, sa voix si touchante, sa

béauté même, que ses lugubres vêtemens rendoient encore plus frappante, ont excité dans tous les cœurs la compassion la plus vive. J'ai vu les yeux des graves magistrats se remplir de larmes ; M. de . . . . , sur-tout, vieillard vénérable, n'a pu retenir les siennes ; elles ont coulé sur ses joues : Lina s'en est aperçue, et, par un mouvement involontaire, s'est précipitée à ses genoux ; mais elle n'a pu parler, les sanglots étouffoient sa voix, Il l'a relevée avec empressement : Croyez, madame, lui a-t-il dit, que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir. Mais hélas ! qui sait si cette émotion sera durable ? Qui sait même si ces hommes sévères ne la regarderont pas bientôt comme une séduction dont ils doivent se défendre ? Qui sait si, craignant qu'elle n'agisse

sur eux avec trop d'empire, ils n'en deviendront pas plus inflexibles et plus rigoureux? Jouets de la faiblesse de leurs lumières, les malheureux mortels commettent souvent le mal par les efforts qu'ils font pour s'en garantir.

Vilmor vient d'arriver; il a encore manqué le ministre; on l'attend ici aujourd'hui. Il se flatte toujours.... Que ne puis-je me flatter comme lui!

---

LETTRE

---

LETTRE LXIX.

*Vilmor père à son fils.*

De le

DANS le trouble où nous étions, je n'ai pas songé, mon cher ami, à te remettre les 30,000 fr. que nous devons à notre généreux et infortuné bienfaiteur : je les joins ici en divers effets. Engage tout, vends tout pour lui. Cette somme, tes soins, ta vie, la nôtre, tout lui appartient; nous devons tout sacrifier pour le servir. J'irois te trouver si je pouvois laisser ta pauvre mère; elle n'a pas quitté le lit depuis ton départ; elle souffre beaucoup : cependant on m'assure

qu'il n'y a aucun danger. Elle ne cesse de pleurer, et de prier le ciel jour et nuit pour notre chère Lina : hâte-toi de nous donner de ses nouvelles, et de celles de son infortuné mari ; hâte-toi, si tu veux que tes pauvres père et mère ne meurent pas d'inquiétude et de douleur.

Nous t'embrassons de tout notre cœur.

Ton affectionné père,

VILMOR.

*P. S.* Les parens de ta Sophie sont fort mécontents que tu les ayes ainsi quittés la veille de ton mariage ; elle seule a pris ton parti, et dit qu'elle t'en aime mieux pour ta conduite généreuse. Mais il est certain que lorsqu'on saura qu'il ne te reste rien, on ne voudra plus te la donner. Je ne

crains point que cela te fasse balancer à remplir ton devoir. Mon cher fils, j'en suis sûr, aimera mieux être malheureux, que malhonnête homme. Adieu, mon ami.

---

---

 LETTRE LXX.\*

*Le jeune Vilmor à son père \**

Paris, le

**M**ON CHER PÈRE,

Je suis actuellement dans l'attente d'une audience du Ministre de la guerre; c'est aujourd'hui à une heure. Un moment va tout décider : je n'espère plus que dans le Ministre; c'est l'unique moyen qui nous reste. Grand Dieu! si je ne parviens pas à le tou-

---

\* Le jeune Vilmor avoit déjà écrit deux lettres à son père; mais ne contenant que les mêmes détails qu'on a vus dans les lettres de Nancé, on les a supprimées.

cher! mais non, il ne pourra se refuser..... Son esprit est droit, pénétrant, son cœur noble et sensible; il est fait pour apprécier Adolphe. Mon trouble et mon agitation sont extrêmes; il faut pourtant que je tâche de rappeler mes esprits. Je quitte la plume.

A quatre heures.

Ah, mon père! ma bonne mère! partagez notre espoir; Adolphe, oui, j'ose le croire, bientôt il sera libre; bientôt..... Je suis hors de moi.

J'étois chez le Ministre à midi et demi : j'ai attendu près de deux heures. Combien je souffrois! chaque fois que je voyois ouvrir la porte, mon cœur battoit avec violence; ce n'étoit pas moi qu'on appeloit : j'avois peine à dérober mon impatience à la foule

qui m'entouroit ; enfin mon tour est venu ; je suis entré dans le cabinet avec crainte. Quelque bonté que m'eût toujours témoignée le ministre, quoique je n'ignorasse pas combien son ame est supérieure à sa fortune, dans ce moment je tremblois de le trouver changé. Il s'est aperçu de mon embarras, et prenant le premier la parole : Cher Vilmor, a-t-il dit, je suis charmé de vous voir. Nous nous sommes rencontrés autre part qu'ici, a-t-il continué en souriant ; je n'oublie point les champs de....., et c'est avec un véritable plaisir que j'annonce à mon brave camarade qu'il vient d'être nommé capitaine en premier au régiment de..... O mon père ! jugez combien j'ai été pénétré de ce généreux discours ! Je suis accablé de vos bienfaits, ai-je dit ; mais permettez-moi

de refuser le grade que vous m'offrez ; c'est une autre grâce que je viens implorer de vos bontés. La surprise s'est peinte sur son visage. Quoi, m'a-t-il dit, voudrais-tu quitter le service ? — Non, jusqu'à la fin de ma vie je verserai mon sang pour ma patrie. — Eh bien, que demandes-tu ? je t'écoute. — Je viens solliciter votre appui pour l'innocence opprimée, pour un infortuné digne de l'estime du généreux mortel qui veut bien m'entendre, et qui, gémissant dans les fers, est près de perdre, sur l'échafaud, une vie qu'il avoit prodiguée pour la défense de son pays. — Son nom ? — M. de Morni, ai-je répliqué d'un ton ferme. Le ministre a reculé. M. de Morni ! lui dont les preuves les plus fortes, les plus incontestables, attestent le crime ! Ah ! me suis-je écrié ! quelles



preuves n'avoit-on pas contre Calas, contre d'Anglade, contre tant d'autres infortunés. Ces preuves sont fausses; elles sont le résultat de la plus infernale trame : daignez m'écouter. Sans attendre sa réponse, je lui ai lu la lettre de Charles, que M. de Nancé m'avoit remise à cet effet. J'ai lu celle d'Adolphe, où il ne dissimule pas que si le misérable auteur de cet horrible complot n'est pas saisi, il lui sera impossible de prouver légalement son innocence. Le ministre parut touché des sentimens et des expressions d'Adolphe dans cette lettre; néanmoins il garda le silence. J'ai poursuivi avec un peu de chaleur : Suffit-il donc des odieuses combinaisons d'un scélérat pour traîner l'innocence au supplice? On ne peut concevoir, dit-on, qu'il ait voulu perdre M. de Morni, uniquement

quement pour le perdre. Mais concevra-t-on davantage qu'un brave officier se soit souillé d'un crime si bas? Les drapeaux ne sont-ils plus l'école de l'honneur? et dans la vie privée, qui montra plus de vertus, de générosité, de désintéressement? J'en ai cité quelques traits; j'ai rappelé les actions d'éclat qui avoient illustré son nom; j'ai continué: et c'est cet homme qu'on accuse de vol! qui va périr d'un supplice infame! Ah! si son aîné étoit moins noble, il auroit pu s'y dérober. Alors j'ai dit au ministre avec quel courage il avoit préféré la mort au malheur de sacrifier sa femme à un homme qu'il avoit jugé indigne d'elle. Je parlois avec feu; le ministre m'écoutoit avec une profonde attention, et me sembla sur-tout frappé de ce dernier trait, il fit quelques pas, réfléchit un instant;

puls venant à moi, il me dit: Je t'ai vu dans les champs de la gloire; je te connois; je sais combien la vérité t'est chère; oublie l'amitié, la reconnaissance qui t'attachent à Morni; c'est au nom de l'honneur que je t'interroge; n'écoute que sa voix, et réponds: Morni est-il innocent? Oui, m'écriai-je, il l'est; je le jure par l'honneur toujours si cher aux Français; je le jure par celui qui voit tout et punit le parjure; et tombant à ses pieds: Sauvez-le; sauvez un brave militaire de la honte et de l'ignominie; sauvez un crime aux lois: qu'elles n'aient pas à pleurer une nouvelle victime; qu'elles puissent un jour réparer leur erreur. Le ministre me regardoit; je le vis ému; et me faisant relever: Non, dit-il, l'homme qui possède un ami tel que toi ne sauroit être un scélérat.

Je te crois, je le crois innocent; fais un mémoire de ce que tu viens de me dire; je me charge de le présenter au . . . . Il m'a fait asseoir à son bureau; et pendant qu'il donnoit audience à quelques personnes, j'ai écrit rapidement; mon cœur brûlant d'espoir, conduisoit ma plume. Le ministre revint, lut mon écrit, en parut content, et me dit: Reviens ce soir à neuf heures; je t'apprendrai ce que j'aurai fait. Je n'ai pu qu'embrasser ses genoux, et j'ai volé chez M.<sup>me</sup> de Morni. Mais, près d'entrer, je me suis arrêté; je craignois de lui donner un espoir trompeur. Cependant la laisser en proie à un si cruel tourment, lorsque je pouvois l'alléger! J'entrai. Quel spectacle! elle étoit assise; ses yeux étoient mornes; elle sembloit insensible. M. de Nancé, debout devant

elle, la contemplot en silence ; et sans qu'il s'en aperçût, quelques larmes couloient sur ses joues. Je m'approchai de Lina ; et prenant sa main que je pressai de mes lèvres : Chère , très-chère sœur , modérez cette sombre douleur..... ; ranimez votre courage.... tout espoir ne nous est pas ravi. Elle a levé les yeux sur moi , et d'un ton plein d'amertume : De l'espoir , a-t-elle dit ! de l'espoir ! j'en ai ; bientôt la même tombe nous renfermera tous deux. Elle a poussé un profond gémissement , mais sans verser aucune larme. J'ai repris : Chère Lina , un autre espoir nous est permis ; un avenir plus heureux..... Je me suis arrêté ; je tremblois de m'expliquer trop vite. Vilmor , s'est écrié M. de Nancé , est-il vrai ?..... avez - vous ?..... Il s'est tu , craignant lui-même d'en trop dire. Je

lui ai fait signe d'approcher ; et reprenant la main de Lina , j'ai prononcé le nom d'Adolphe , espérant qu'il la tireroit de l'accablement où elle étoit plongée. En effet , elle l'a répété deux ou trois fois avec tendresse , et quelques larmes ont mouillé ses paupières. Adolphe , ai-je dit , Adolphe peut encore nous être rendu. Elle a tressailli ; elle m'a regardé ; ce peu de mots avoient rappelé toutes les facultés de son ame. L'attente , la crainte , l'espérance , étoient peintes dans ses yeux , fixés sur moi. J'ai repris : Je devois voir le ministre ; je l'ai vu , et.... Jen'ai pu en dire davantage ; elle avoit tout compris ; et s'élançant dans mes bras : Ah ! mon frère ! mon cher frère , s'est-elle écriée ! Elle a fondu en larmes. Alors n'ayant plus rien à ménager , j'ai répété mon entretien avec

le ministre. A peine m'a-t-elle laissé achever : Ah ! courons , courons vers Adolphe ! Dans son transport, elle oublioit que rien n'étoit encore assuré. Tout-à-coup cette pensée l'a saisie ; et jetant des regards inquiets sur M. de Nancé et sur moi : Si le ministre ne pouvoit rien obtenir, a-t-elle dit ? Sans lui donner une certitude que nous ne pouvions avoir , nous avons tâché de la rassurer. Mais je sens trop à mes propres agitations..... Dans trois heures je saurai.... Dieu ! ne permettez pas que mon attente soit trompée ; accordez-moi cette prière, cette ardente prière , que mes chers parens soient heureux, et quel que soit mon sort, je le souffrirai sans me plaindre.

Je n'ai point suivi Lina à la prison. J'avois reçu votre lettre un instant

avant d'aller chez le ministre, et je voulois réaliser les effets que vous m'avez envoyés. J'y suis parvenu ; j'ose me flatter que le moment d'en faire usage n'est pas loin. Non, mon père, vous n'aurez pas à rougir de votre fils ; il sera toujours digne du vertueux exemple que vous lui avez donné. Je perdrai Sophie, je le vois ; mais l'honneur m'est encore plus cher qu'elle : je n'en dirai pas davantage ; je lui écris. Souffrez que j'insère ici ma lettre ; et veuillez, mon cher père, avoir la bonté de la lui remettre.

Je vous embrasse , ainsi que ma bonne mère, et suis pour la vie,

Votre très-obéissant fils,

PHILIPPE VILMOR.

---

 LETTRE LXXI.<sup>e</sup>

*Le même au même.*

Paris, le

**M**ON CHER PÈRE,

Je me hâte de vous instruire de l'heureuse nouvelle. Adolphe est libre; il est en sûreté; il est heureux. Ah! quelles grâces n'avons-nous pas à rendre au mortel généreux qui nous a tous sauvés!

J'étois chez lui avant neuf heures; il n'est rentré qu'à dix. Jugez de mon tourment; jamais je n'ai souffert un si cruel supplice. Enfin le bruit de sa voiture s'est fait entendre; il est monté; je me suis précipité sur son passage:

il étoit accompagné de personnes de marque; mais elles ne l'ont point empêché de songer à moi: il sait le prix d'un moment de souffrance; et par une attention dont peu d'hommes en place eussent été capables, il m'a cherché des yeux, et, me jetant un regard serein, il a rempli mon cœur d'une joie si vive, qu'à peine ai-je pu me contenir. Un quart-d'heure après on m'a introduit dans son cabinet; il étoit seul: Vilmor, m'a-t-il dit, tes vœux sont comblés. Je suis tombé à ses genoux sans pouvoir proférer un seul mot. Il m'a relevé. Ce que tu m'as raconté de la valeur, des actions de Morni, a été confirmé par plusieurs officiers généraux; tous se sont accordés à faire son éloge, et à dire qu'il étoit impossible qu'un si brave homme se fût souillé d'un tel crime. Son refus

de racheter sa vie en sacrifiant sa femme , n'a pas moins parlé en sa faveur. Comme il n'est pas possible d'arrêter les poursuites de la justice , on a pris le parti de l'y soustraire. Rends-toi demain quatre heures du matin à sa prison ; les ordres sont déjà donnés pour favoriser son évasion : qu'il parte aussitôt pour l'Angleterre ; qu'il y reste jusqu'à ce qu'il puisse faire reconnoître son innocence. Présente-toi au département des affaires étrangères ; des passe-ports te seront délivrés ; pour le surplus, tu trouveras ici la marche que tu dois suivre. Il m'a remis un papier. J'allois parler ; mais m'interrompant au premier mot : Tu ne me dois point de remerciemens , a-t-il dit avec une extrême générosité ; dès qu'il est innocent , c'est moi qui te suis obligé de m'avoir fourni

l'occasion de le servir. Reviens demain à deux heures m'apprendre comment tout se sera passé. Il m'a fait signe de me retirer. J'étois si transporté , que j'ai failli renverser deux ou trois personnes qui se sont rencontrées sur mon passage. Je n'ai fait qu'un saut pour me rendre chez Lina ; il étoit onze heures ; j'ai trouvé Louise qui me guettoit. Ah ! M. Vilmor , m'a-t-elle dit , quelles nouvelles apportez-vous ? madame se désespère ; ne vous voyant pas revenir , elle croit que tout est perdu. Non , non , chère Louise , tout va bien ; et sans réfléchir aux dangers d'une joie trop subite , je me suis élancé dans la chambre en criant : *Il est sauvé.* Lina a poussé un cri et s'est évanouie. Heureusement mon imprudence n'a pas eu de suites plus fâcheuses ; Lina bientôt a retrouvé

ses sens. Ah , mon père ! comment peindre le délire de bonheur dont nous étions tous enivrés ! pleurant , nous embrassant , nous ne pouvions articuler que quelques mots sans suite ; M. de Nancé véritablement hors de lui ; tous les gens accourus bénissant le ciel , le ministre , moi , leur maître , leur maîtresse. Enfin il a été question de prendre des mesures. M. de Nancé s'est chargé de faire préparer l'achaise ; moi j'ai couru au département des affaires étrangères. Il étoit minuit passé ; mais on avoit ordre de m'attendre. Les passe-ports m'ont été délivrés ; je suis revenu : tout étoit déjà prêt pour le départ , grâce à l'activité des bonnes gens. Tous vouloient suivre leurs maîtres : ce n'a pas été sans peine que nous leur avons prouvé que c'étoit impossible. Louise et la

nourrice seront seules du voyage. M. de Nancé a dit aux autres qu'ils viendroient chez lui attendre le moment où leur cher maître leur seroit rendu. Cette attention a extrêmement touché Lina , qui regarde comme ses enfans tous ceux qui la servent.

A quatre heures précises j'étois à la porte de la prison ; j'ai donné le mot d'ordre ; on m'a ouvert et l'on m'a conduit à la chambre d'Adolphe. Il étoit debout : prévenu la veille , il avoit passé la nuit entre la crainte et l'espérance. Dès qu'il m'a vu , il n'a plus douté de sa liberté ; il s'est élancé dans mes bras. Avec quel transport nous nous sommes embrassés ! nous n'avions pas de temps à perdre. Charles , ai-je dit à ce fidèle serviteur , Adolphe va sortir sous votre nom , tandis que vous resterez sous le sien :

mais ne soyez point inquiet; dans peu de jours, l'erreur prétendue étant éclaircie, viendra l'ordre de votre délivrance. Ah! m'a répondu le brave homme, que mon cher maître soit libre, qu'il soit heureux, et je suis content, dussé-je demeurer prisonnier toute ma vie. Adolphe, attendri de cette marque d'affection, l'a embrassé. Non, mon cher Charles, ai-je dit, vous ne demeurerez point prisonnier, et vous vivrez auprès de votre maître. Eh bien! a-t-il répliqué la larme à l'œil, cela vaudra encore mieux.

Adolphe s'est couvert d'une grosse redingote; j'ai frappé; le guichetier est venu ouvrir, et nous a laissé passer sans question. Mais la première sentinelle nous a arrêtés, et a crié: *Qui va là?* Philippe Vilmor, ai-je répondu. — Et celui-ci? — Charles

Cardet, a dit Adolphe. — C'est bon, passez. Deux fois on nous a fait les mêmes demandes, deux fois nous avons fait les mêmes réponses. Enfin nous nous sommes trouvés dans la rue. Adolphe m'a serré la main dans un vif sentiment de joie de se voir libre; et tous deux, marchant à grands pas, nous sommes arrivés à l'hôtel des Etats-Unis, où loge Lina. La porte s'est ouverte au premier coup, et Lina est tombée dans les bras d'Adolphe. Ah, mon père! que n'ai-je pas senti en ce moment! Non, jamais il n'en reviendra de semblable. Tant de félicité ne se goûte pas deux fois sur la terre.

Enfin il a fallu songer au départ; avant de monter en chaise: O mon frère! m'a dit Lina, avec ce son de voix que vous connoissez, vous me



rendez mon Adolphe; c'est plus que la vie. Ah! puisse votre Sophie combler bientôt votre espoir! Hâtez-vous de nous apprendre que vous êtes heureux: c'est le plus ardent désir de mon cœur. Je n'ai pu m'empêcher de soupirer. Mon père, au nom du ciel, veuillez leur laisser ignorer que mon mariage est rompu; ils en soupçonneraient la cause; ils ne pourroient le souffrir, et voudroient me renvoyer leurs trop généreux dons; ils ne savent pas encore que je leur ai remis ce qui leur appartient à un si juste titre; je l'ai joint, à leur insu, aux sommes que M. de Nancé leur a fait accepter.

Ils sont partis à six heures: retenu par les ordres du ministre, je n'ai pu les accompagner; mais M. de Nancé les conduit jusqu'à Calais, et ne les quittera

quittera point qu'il ne les ait vus embarqués dans le paquebot. Je suis sans crainte; on ne fera de poursuites qu'au bout de quarante-huit heures, et seulement pour la forme.

J'espère que cette lettre rendra le repos et la santé à ma bonne mère; donnez-moi, je vous prie, le plus promptement possible, de ses nouvelles; et croyez-moi toujours, mes bien chers parens,

Votre, etc.

PHILIPPE VILMOR.

---

 LETTRE LXXII.

*Nancé à sa femme.*

De

Le

IL est parti ! Il fuit ; il va , dans une terre étrangère , chercher la liberté , la paix et le repos que lui refuse sa patrie. Prêt à la quitter , il y jetoit de tristes regards : Hélas ! disoit-il , je la vois peut-être pour la dernière fois ! Nos cœurs étoient serrés ; encore ensemble , nous ne jouissions plus du plaisir de nous voir ; déjà nous étions séparés : enfin le moment de l'embarquement est venu , Adolphe s'est jeté dans mes bras : Que de choses je quitte , m'a-

il dit ! Toi , Vilmor , mon pays. Infortuné ! mais *elle* me reste , je dois encore bénir mon sort. Je n'ai pu que le presser contre mon cœur. Il est monté avec Lina sur le paquebot ; un instant après je les ai vus sur le tillac : tous deux me regardoient et me faisoient signe de la main. On a mis à la voile ; bientôt mes regards n'ont plus embrassé qu'une image confuse , bientôt le vaisseau lui-même a disparu : en vain je le cherchois encore ; mes yeux fatigués ne distinguoient plus que la mer qui m'enlevait mon ami.

Je suis resté long - temps sur ce rivage solitaire , abandonné à mes tristes réflexions ; ce moment d'ivresse , de bonheur suprême où m'avoit plongé la délivrance d'Adolphe , n'étoit plus. Adolphe étoit

sauvé, il étoit libre ; mais je le perdois, je ne sentois plus que ma douleur.

Douces illusions, qui si long-temps fîtes le charme de notre vie, qu'êtes-vous devenues ? Jamais peut-être ne reviendront ces jours que l'amour et l'amitié réunis rendoient si fortunés. Loin l'un de l'autre, nous ne vivrons plus qu'à demi. Lucie, pardonne ; je saurois bien peu t'aimer, si Adolphe m'étoit moins cher. Mais pourquoi envisager une séparation éternelle ? pourquoi nous y condamner ? Ah ! si la France lui demeure interdite, allons le joindre dans les climats où il lui est permis de respirer ; qu'il ait à regretter le moins possible ; et autant qu'il est en nous, rendons - lui son pays. Ton cœur, je le sais, approuvera ce projet : Lina aussi est nécessaire à

ton bonheur. Dans nos tristes adieux, avec quelle tendresse elle m'a parlé de toi ! que de regrets ! Aspirant à fuir ces funestes bords où la vie d'Adolphe étoit menacée, pour toi seule elle eût souhaité rester encore.

Adieu, chère Lucie ; dans peu de jours je serai près de toi. Tu dois être tranquille actuellement : Jean t'a sans doute remis le billet que je t'ai écrit ; en ne s'arrêtant point, comme il me l'a promis, il aura devancé la poste, et tu auras su quelques heures plutôt l'heureuse nouvelle que j'aurois voulu te faire parvenir sur les ailes des vents.

*P. S.* Je passerai par Paris ; je veux voir Vilmor : tu comprends les sentimens qui m'attachent à cet aimable jeune homme. Je veux aussi

( 118 )

procéder à Charles les moyens de rejoindre son maître. Je sais que ce sera pour Adolphe une douceur de l'avoir près de lui.

---

( 119 )

---

## LETTRE LXXIII.<sup>e</sup>

*Adolphe au jeune Vilmor.*

Douvres, le

VILMOR, généreux ami, vous à qui je dois la vie, la liberté, tout, pourquoi faut-il qu'au lieu des sentimens qu'il me seroit si doux d'exprimer, j'aye à vous adresser mes plaintes ? Qu'avez-vous fait ? Avez-vous pu vouloir m'affliger à ce point ? M'enviez-vous d'avoir contribué à votre bonheur ? Rejetez-vous une si légère preuve de mon amitié ? Je ne puis vous le dissimuler ; vous m'avez causé une des plus sensibles peines que je pusse encore ressentir. Je devine votre

motif ; mon ami , rassurez-vous , je suis pour long-temps à l'abri du besoin. Si l'espoir que j'ose former étoit trompé ; si , condamné à finir mes jours dans mon exil , je me trouvois dans une situation gênée , je vous promets solennellement de vous le déclarer avec franchise , et vous serez maître alors d'agir comme vous voudrez ; mais vous ne devez pas me refuser d'attendre ce moment : si vous le faisiez , vous m'accableriez de douleur ; vous me feriez croire que vous me retirez le nom de frère ; ..... je n'ai pas mérité de le perdre. Cher Vilmor , je vous en conjure , n'empoisonnez pas votre ouvrage ; laissez-nous jouir sans mélange du bonheur que nous tenons de vous. On m'appelle ; la voiture publique part à l'instant ; je ne puis en dire davantage.

Lina

Lina vous a écrit ; j'insère ici sa lettre : hâtez-vous de nous répondre. Adieu , mon ami , mon frère , mon libérateur , adieu.

*P. S.* Nous ne nous arrêterons à Londres que le temps nécessaire pour faire reposer Lina ; mais adressez votre lettre à..... ; je prendrai des mesures pour qu'elle me parvienne quelque part que je sois.

L E T T R E L X X I V .<sup>e</sup>*Le jeune Vilmor à Adolphe.*

Paris , le

**M** O N cher bienfaiteur, qu'avez-vous dit ? Quel mot ! je ne puis le répéter ; mais sûrement vous ne le pensez pas, vous ne pouvez le penser. Ah ! le nom de frère dont vous m'avez honoré sera toujours pour moi le plus cher et le plus précieux de tous les titres ; il a mis le comble aux bienfaits que vous avez versés sur mes parens et sur moi : mais pouvez-vous vous offenser si nous osons vous en remettre un, un seul ? Lorsque nous l'ayons accepté, la fortune de

notre bienfaiteur étoit telle qu'il la méritoit ; il pouvoit suivre sans contrainte les mouvemens de sa générosité ; et quel qu'en fût l'excès, nous n'avions pas osé nous y opposer. Mais aujourd'hui, si nous étions capables d'en abuser à ce point, ce seroit nous déclarer indignes de votre estime : vous ne pouvez l'exiger ; j'en appelle à vous-même ; soyez notre juge, daignez vous mettre à notre place, et prononcez ; je sais quelle sera votre décision. Voudriez-vous me prescrire une conduite qui ne seroit pas la vôtre ? Ah ! souffrez que j'aspire à l'honneur de marcher sur vos traces ; laissez-moi me rendre digne du nom de votre frère ; veuillez m'en croire, ce n'est pas une tâche facile à remplir.

Charles est sorti ce matin de prison ;

il part ; il ne sera pas content , dit-il , qu'il ne soit près de ses bons maîtres ; dans son empressement il ne laisse à peine le temps d'écrire à M.<sup>me</sup> de Morni. Puisse l'ange qui me permet de la nommer ma sœur , trouver dans ma lettre l'expression des sentimens que la sienne m'a fait éprouver. Combien j'en ai été pénétré ! quelle émotion elle m'a causée ! Mes chers bienfaiteurs , ne vous servez plus du mot de reconnaissance ; il est déplacé dans votre bouche ; c'est à moi à l'employer envers vous , et à me dire avec le plus respectueux attachement ,

Votré , etc.

PHILIPPE VILMOR.

P. S. Je viens de recevoir l'ordre de me rendre au régiment dont j'ai été nommé capitaine. Mon mariage reste

ainsi suspendu ; mais le grade où je suis élevé est trop flatteur pour que j'éprouve des regrets.

Mes chers parens sont retournés dans l'asile qu'ils doivent à vos bontés :

---

 LETTRE LXXV.<sup>e</sup>
*Lina à Lucie.*

Londres, 12

OUI, chère Lucie, il m'est rendu, il est libre, il est près de moi, il ne me quittera plus. A mon réveil maintenant si doux, mes premiers regards s'attachent sur lui, ma main se pose sur la sienne, sa voix est la première qui frappe mes oreilles : c'est lui que je serre dans mes bras ; c'est lui que je vois me sourire. Adolphe sourire ! Adolphe heureux ! Ah Lucie ! et j'ai souhaité la mort ! et j'ai osé la demander ! Dieu, pardonne, je n'étois plus à moi-même ; ma raison étoit

égarée. Quelle impression terrible me reste encore ! Souvent, dans mon sommeil, je revois Adolphe dans ces lieux affreux ; il gémit, il est pâle, défait ; quelquefois des images encore plus cruelles.... Ecartons ces funestes idées ; j'ai trop coûté de pleurs à ma Lucie ; je ne veux plus lui parler que de mon bonheur. Mais puis-je le peindre ? Est-il des termes ?.... Oh ! non, il n'en est pas. Je ne sais quoi de pur, de céleste, semble animer mon être et répandre son enchantement sur tout ce qui m'environne ; tout à mes yeux a de nouveaux charmes ; tout pour mon cœur est jouissance ; un regard d'Adolphe, un mot de sa bouche, le bruit de ses pas, font circuler dans mes veines un doux frémissement. S'il est absent, je l'attends, il va venir ; avec lui je prendrai ce



simple repas ; avec moi il recevra les caresses de mon Alphonse ; aujourd'hui , demain , toujours..... Mais n'est-ce pas Adolphe que j'entends ? oui , c'est lui ; il m'interrompt , il me demande ma lettre pour l'insérer dans celle qu'il écrit à M. de Nancé. Adieu donc , chère Lucie , Adieu.

Demain nous quittons Londres pour nous rendre à la maison de campagne que nous avons louée ; aussitôt que j'y serai un peu arrangée , je vous écrirai. Adieu , mon aimable , ma fidelle amie , adieu.

---

## LETTRE LXXVI.\*

*Adolphe à Nancé.*

De

le

DEPUIS huit jours nous habitons notre nouvelle retraite : Lina en fait la description à ta Lucie ; je viens de la lire \*. Quel charme dans ses expressions ! quel doux calme ! On voit , on sent qu'elle est heureuse. Elle a oublié ses maux passés , ou ne se les rappelle que pour en embellir sa situation présente : le souvenir des miens

---

\* Cette lettre ne s'est pas retrouvée.

fait seul encore couler ses larmes !  
 Quelle ame que la sienne ! Plus que  
 ma femme, que ma maîtresse, que  
 mon amie, elle réunit ce que chacun  
 de ces noms a de plus tendre. Que de  
 soins, que d'attention à deviner ce  
 qui peut me plaire ; on diroit que  
 son cœur veut me payer de tout ce  
 que j'ai souffert, et me rendre tous  
 les plaisirs qui m'ont été ôtés. Et,  
 possesseur d'un tel trésor, je ne suis  
 pas heureux ! O Nancé ! puis-je l'être ?  
 Déshonoré, rejeté de ma patrie, mon  
 nom ne s'y prononce qu'avec hor-  
 reur. Cette pensée déchirante me pour-  
 suit en tous lieux, à tous les instans ;  
 et tel est mon supplice, que malgré  
 mon amour pour Lina, malgré mon  
 amitié pour toi, j'accélérerois de ma  
 vie le moment qui me rendra mon  
 honneur.

Un incident est venu encore appro-  
 fondir ma blessure. L'autre jour je  
 visitois les environs avec Lina ; un  
 homme passe auprès de nous, nous  
 regarde, revient sur ses pas, et nous  
 aborde en disant : Je ne me trompe  
 point ; c'est M. et M.<sup>me</sup> de Morni que  
 j'ai l'honneur de saluer. Je le reconnus  
 aussitôt pour milord . . . . Je me  
 suis souvent rencontré avec lui chez  
 M.<sup>me</sup> de Céligni. C'est un homme  
 du premier mérite ; distingué par son  
 éloquence dans la chambre haute, il  
 ne l'est pas moins par son caractère  
 noble et généreux. A sa vue mon pre-  
 mier sentiment fut de plaisir : la ré-  
 flexion l'empoisonna bientôt. Après  
 quelques complimens fort civils, et  
 s'être informé des personnes qu'il a  
 connues en France, il sollicita la  
 permission de venir rendre ses devoirs.

à M.<sup>me</sup> de Morni. Cette demande embarrassa Lina ; et après avoir un peu hésité, elle répondit que nous aurions été très-flattés des visites de milord, mais que nous gardions le plus rigoureux *incognito*, et ne recevions absolument personne. Ce refus a paru l'étonner, et il n'a pas tardé à nous quitter. Lina apercevant peut-être sur ma figure une empreinte de tristesse, me serra la main, et je crus l'entendre soupirer. Je m'efforçai de prendre un air serein ; et de parler de choses propres à l'amuser ; nous revînmes au logis sans avoir ni l'un ni l'autre prononcé le nom de milord. . . . .

Ce matin je suis sorti de bonne heure, dans l'intention de me rendre sur les bords de la mer ; nous n'en sommes éloignés que de quatre milles. Je m'y promenois depuis deux heures

en contemplant tristement les côtes de la France. Je me rappelois les regrets si touchans de Marie Stuart en la quittant pour jamais : et cependant ce n'étoit pas sa patrie ! Le bruit de la marche d'un homme qui venoit derrière moi m'a fait tourner la tête ; c'étoit milord..... Je l'ai salué ; mais quoiqu'il fût très-près, il a feint de ne me pas voir, et, tournant brusquement à gauche, il a disparu comme l'éclair. Sans doute il aura su ma déplorable aventure et il me juge coupable. A cette marque de mépris, les sentimens les plus tumultueux se sont élevés dans mon cœur. Tour-à-tour en proie à la colère, à l'indignation, au désespoir, un temps considérable s'est passé avant que j'aie pu me calmer. Lorsque je suis rentré à la maison, Lina, frappée de l'altération de

mes traits, m'a demandé si j'étois incommode ; j'ai répondu que j'étois un peu fatigué de la course que je venois de faire, et sous prétexte de me reposer, je me suis retiré dans ma chambre. Ami, quelle horrible position que la mienne ! L'infamie est mon partage ; je ne dois plus m'attendre qu'à l'insulte. Si pour avoir rempli mon devoir, si pour une action généreuse je me voyois en butte aux outrages d'une multitude égarée, je saurois les souffrir avec constance ; j'opposerois l'estime de la postérité à des clameurs insensées ; et, dédaignant le présent, je m'élancerois dans l'avenir : mais me voir imputer un crime si vil ; être flétri dans l'esprit d'hommes que je révère ; descendre peut-être au tombeau couvert d'une tâche éternelle, grand Dieu ! puis-

je,.... Non, je ne saurois le supporter.

Cependant que m'importe la vaine opinion des hommes ? N'est-elle pas, comme eux, sujette à l'erreur ? s'ils sont trompés, faut-il que je sois malheureux ? la fortune m'a ravi leur estime, en suis-je moins digne, ne suis-je plus le même ? mon cœur a-t-il à rougir de ses sentimens ? Ah ! ne rabaissons pas si bas la vertu que de mettre son prix ailleurs qu'en elle-même. La conscience de l'homme de bien doit lui suffire ; sans quoi, victime du sort, de l'injustice, la paix fuirait loin de lui ; et dans son désespoir peut-être s'écrieroit-il avec Brutus : La vertu n'est qu'un vain nom. Moi répéter ce blasphème ! non, jamais : dussent m'accabler tous les malheurs ensemble, la vertu me sera toujours chère ; toujours sa lumière guidera mes

pas. Si les hommes m'en refusent la récompense , il est au ciel un juge inaccessible à l'erreur ; c'est de lui que je l'attends.

---



---

# LETTRE LXXVII.<sup>e</sup>

*Le jeune Vilmor à M. de Nancé.*

De

Le

**J**E m'empresse , monsieur , de vous apprendre que nous pouvons actuellement nous flatter justement de voir bientôt éclater à tous les yeux l'innocence de M. de Morni. Un coup du sort , ou plutôt un effet de la justice divine , qui ne permet pas que le crime demeure impuni , m'a mis à portée de recevoir les aveux du misérable qui a joué le rôle du joaillier T..... Je sais le nom de l'homme qui l'a fait agir , et..... Mais je ne puis vous en dire

3.

12.

LETTRE

d'avantage en ce moment. Sous peu de jours j'aurai l'honneur de vous écrire.

Je suis, etc.

VILMOR.

# LÉTTRE LXXVIII.

*Lisson à Belnace.*

Pourquoi veux-tu que je t'écrive ? qu'attends-tu de moi ? Je ne suis plus à moi-même ; je ne me connois plus ; je passe tour-à-tour de l'abattement à la rage. Que me parles-tu de dissipation, de gaieté ? De la gaieté, à moi ! elle m'est devenue étrangère : mon cœur s'y refuse ; la vie m'est à charge. L'ingrate ! rejeter mes offres ! préférer l'ignominie de cet indigne Adolphe, au sort brillant qui l'attendoit avec moi ! Étois-je donc né pour tant d'humiliations ! Ah ! si j'eusse pu prévoir..... !

Quel démon m'ôta la pensée de l'enlever ? l'espoir de la faire tomber volontairement dans mes bras m'a perdu. Quel secours, quel appui a-t-elle donc trouvés pour le dérober à la rigueur des lois ? elle y comptoit sans doute, autrement elle n'eût pas refusé.... Que maudit soit celui qui a renversé mes espérances ! Et cet ordre infernal, qui m'arrache de Paris dans l'instant.... Un sort, un fatal sort semble se plaire à confondre mes projets au moment où ils vont s'accomplir : sans cela, crois-moi, ce qui m'arrive étoit impossible. J'aurois réussi ; je serois heureux ; oui, je le serois. Qui m'en empêcherait ? Ah ! si je savois les lieux qu'elle habite, tu m'y verrois voler. Je satisferois ma haine, si je ne pouvois satisfaire mon amour ; et dans le sang de mon odieux rival, j'étein-

drois du moins la jalousie qui me dévore. Je renaîs à la vie : encore une fois j'ai connu la joie ; encore une fois l'espoir ranime mon cœur. Oui, enfin tu me verras triompher du sort, du malheur : tu reconnoîtras ton ami.

Elle est en Angleterre ; je n'en puis douter. Un jeune homme de la société de Pauline, et que le plus heureux hasard vient de me faire rencontrer, l'a vue monter dans le paquebot avec Adolphe. Sainval, c'est le nom de mon jeune homme, revenoit d'Angleterre ; il ignoroit ce qui s'étoit passé dans son absence : il a salué Lina ; mais elle étoit si préoccupée qu'elle ne l'a pas remarqué ; Adolphe seul lui a rendu son salut. Il n'a pas été peu surpris, lorsqu'arrivant à Paris, il a su son crime et son évasion.

Mais laissons ce détail : elle est en Angleterre ! Conçois mes transports ! Je vais demander un congé ; je ne doute pas que je ne l'obtienne. Je pars aussitôt. Adieu , Belnance ; je t'écirai de Douvres.

---

L E T T R E   L X X I X .<sup>e</sup>

*Le jeune Vilmor à Nancé.*

De                    le

**D**EPUIS hier soir je suis dans cette ville ; mais avant de vous instruire du motif qui m'y amène, veuillez, monsieur, lire la déclaration que je joins ici , et le récit de la manière dont elle m'est parvenue. Ces renseignements peuvent vous devenir nécessaires.

Le régiment où je sers a eu ordre de se rendre en Piémont. Le 7 nous arrivâmes à..... Nous y devions passer



quelque temps ; j'en profitai pour visiter les lieux voisins : on m'avertit de ne pas trop m'écarter des endroits habités , attendu que des troupes de brigands , reste impur des guerres civiles , infestoient la contrée. Je suivis ce conseil ; je ne crois point qu'un homme doive risquer témérairement sa vie , lorsqu'il n'en peut résulter aucun bien , et plusieurs jours se passèrent sans que je visse rien qui pût m'inquiéter. Enfin un soir une curiosité que je bénirai toute ma vie , me fit aller plus avant que de coutume. Je désirois étudier sur le lieu les positions qui , dans un sanglant combat , avoient , dit-on , donné la victoire aux Français quoiqu'inférieurs en nombre. Cette étude du terrain est de la plus grande importance pour tout militaire ; et c'est par elle que Philopœmen se ren-

dit

dit le plus grand capitaine de la Grèce. Pardonnez cet écart. Après avoir tout examiné , je songeois à revenir , et déjà je mettois mon cheval au galop , lorsque côtoyant un bois , j'y entendis tirer deux coups de fusil qui furent suivis de cris perçans ; je pris mes pistolets et j'entrai dans le bois pour aller au secours de celui que je jugeai attaqué par les brigands : je ne me trompois pas ; j'aperçus bientôt un homme qui se défendoit contre trois. Je poussai mon cheval si vigoureusement contre ces vils assassins , que j'en renversai un à terre ; d'un coup de pistolet je fis sauter la cervelle à un autre ; le troisième prit aussitôt la fuite. Celui qui étoit renversé , et très-froissé de sa chute , nous demanda la vie. Je voulois le lier et l'emmenner ;

mais l'homme que j'avois secouru, et qui me remercioit avec les plus vifs transports de joie et de reconnoissance; me fit observer qu'il ne seroit pas prudent de nous arrêter, que les brigands pourroient revenir en nombre fondre sur nous, et que ses blessures ne lui permettroient qu'une bien faible résistance. En effet, son sang couloit avec abondance: je renonçai donc à mon projet; et, déchirant mon mouchoir, j'en fis des ligatures pour arrêter le sang de mon compagnon. Je lui demandai s'il pourroit se tenir à cheval; il me dit qu'il craignoit de n'en avoir pas la force; mais qu'il falloit l'essayer, n'y ayant pas d'autre parti à prendre: je le mis donc en croupe; et m'élançant sur la selle, nous nous éloignâmes. Nous n'avions pas fait beaucoup de chemin, quand

mon compagnon me dit qu'il n'en pouvoit plus; je sautai à terre et le reçus dans mes bras au moment où il perdoit connoissance. Je n'avois rien sur moi pour le faire revenir; j'étois fort embarrassé. Après avoir réfléchi sur ce que je devois faire, je le posai sur l'herbe et je me décidai à remonter à cheval et à courir bride abattue à la ville pour amener du secours. Heureusement je n'eus pas besoin d'aller si loin; à une demi-lieue je rencontrai trois paysans; je les engageai à me suivre: ils eurent bientôt fait un brancard; et posant le blessé dessus, nous le portâmes à nous quatre. Arrivés à la ville, le blessé fut mis au lit: j'envoyai chercher un chirurgien, qui lui rendit, non sans peine, l'usage de ses sens; il examina

ensuite ses blessures. Je crus voir dans ses yeux qu'il en auguroit mal. En effet, le pansement achevé, il m'emmena hors la chambre et me dit : Cet homme ne passera pas la nuit ; il est instant de l'informer de son état ; afin qu'il puisse mettre ordre à sa conscience et à ses affaires ; il faut aussi avertir sa famille. Je répondis que je ne le connoissois pas, et que lui seul pouvoit donner des éclaircissemens sur ce qu'il étoit. Nous convinmes que le chirurgien rentreroit, et que le plus doucement possible il diroit au malade le danger où il étoit ; ce qu'il fit : mais le blessé n'eut pas plutôt compris qu'il devoit se préparer à la mort, qu'il tomba dans un affreux désespoir ; il vouloit déchirer ses blessures ; le chirurgien eut besoin des plus grands efforts pour le contenir ;

il s'aperçut aisément aux transports de ce malheureux et à quelques mots qui lui échappèrent, qu'il étoit tourmenté de remords ; il redoubla de zèle pour lui persuader qu'il devoit employer à se réconcilier avec le ciel, le peu de momens qui lui restoient à vivre. Enfin il parvint à le faire consentir d'envoyer chercher un confesseur ; il en vint un : Je n'ai jamais vu de physionomie plus vénérable, et où le calme de la vertu fût mieux empreint. Ses touchantes exhortations eurent tout l'effet qu'il pouvoit désirer ; car nous ayant appelés, le chirurgien et moi, dans la chambre du mourant après sa confession, nous le trouvâmes pénétré d'un vrai repentir et d'une parfaite résignation : il me fit de nouveau ses remerciemens du service que je lui avois rendu ; et comme

j'exprimois mes regrets de n'avoir pu lui sauver la vie : Vous avez fait bien plus, monsieur, me dit-il, puisque par votre moyen je meurs dans l'espérance que mes crimes me seront pardonnés. Mais ce seroit peu de les avoir avoués, si je ne m'efforçois de les réparer. Vous êtes officier français, monsieur, et j'attends de votre bonté que vous voudrez bien faire passer en France la déclaration que vous allez entendre ; puisse-t-elle ne pas arriver trop tard. Quel compte n'aurois-je pas à rendre, si l'homme accusé si fausement avoit déjà succombé. Il étoit fort ému, et fut forcé de s'interrompre : pour moi, excessivement agité par ses derniers mots, j'allois le presser d'achever, lorsque le notaire qu'il avoit fait demander pour recevoir sa déclaration, entra. Il reprit

la parole ; et avec les marques de la plus grande confusion, il déclara qu'à l'instigation d'un homme qui l'avoit séduit par une somme considérable, il s'étoit introduit sous le prétexte d'acheter des diamans chez..... ; hors de moi : Juste ciel, m'écriai-je ! Quoi, c'est vous qui avez caché les billets de banque chez M. de Morni ? Il tressaillit, me regarda : Le connoissez-vous, demanda-t-il d'un air craintif ? — Si je le connois ! oui sans doute. — Ah ! de grâce, interrompit-il avec précipitation, dites-moi s'il existe encore. — Oui, il existe, il est libre ; mais..... Je ne pus achever ; il leva les mains au ciel. O Dieu ! s'écria-t-il, je te rends grâce ; à présent je puis mourir en paix. Je repris la parole, et lui dis qu'en effet M. de Morni étoit en sûreté en pays étranger ; mais qu'il

n'en gémissoit pas moins sous une accusation déshonorante ; il baissa les yeux. J'espère, dit-il, que mes aveux lui fourniront les moyens de s'en laver. Il reprit son discours, qui fut écrit par le notaire, et il finit en déclarant que Lasson étoit celui qui l'avoit poussé au crime. ( L'infame scélérat ! et cet homme est officier ! ) Le notaire lut son écrit ; il fut signé du mourant et de tous les assistans, ainsi que la copie qu'on en tira pour m'être délivrée. C'est elle que je joins ici. Vous verrez qu'elle est entièrement conforme au récit de Charles. Pour achever ce qui regarde ce malheureux, il mourut dans la nuit avec toutes les marques du plus grand repentir.

La pièce que j'avois dans les mains étoit très-importante ; mais elle ne suf-

firoit pas en justice ; du moins à ce que je crois ; il falloit les aveux de l'autre misérable. Je sollicitai un congé ; il me fut accordé ; je partis sur-le-champ ; il ne me fut pas difficile de découvrir où étoit Lasson. Je n'entrerai point dans le détail de mon entrevue avec lui ; il suffit de vous dire que nous sommes convenus de nous voir demain matin l'épée à la main, et de mener chacun de notre côté deux témoins. Ce n'est pas sans regret que je me mesure avec un si vil scélérat ; mais il n'est pas d'autre moyen de lui faire avouer son crime.

Je laisse cette lettre à mon domestique. Si je succombe, il a ordre de vous la porter en toute diligence ; si l'événement m'est favorable, je me rendrai moi-même près de vous, afin de concerter les mesures à prendre pour

( 154 )

que la justification de M. de Morné  
soit retardée le moins possible.

Je suis, etc.

VILMOR.

---

( 155 )

---

LET TRE LXXX.

*Henri, valet-de-chambre de Lasson,  
à M.<sup>me</sup> de Cerval.*

De le

MADAME,

C'est avec un extrême chagrin que  
je me vois forcé de vous écrire un  
bien triste événement. Monsieur votre  
neveu a été ce matin dangereusement  
blessé en duel. Les chirurgiens n'osent  
se flatter de le sauver; et, si ce que  
j'entends dire est vrai, peut-être vaut-  
il mieux qu'ils ne le sauvent pas, car  
il pourroit arriver des choses bien  
cruelles. Je vais, madame, vous ra-

contenir fidèlement tout ce qui s'est passé.

M. de Lasson avoit depuis quelque temps entièrement changé d'humeur. Degai, d'enjoué, il étoit devenu triste, morne; tout l'ennuyoit; il n'étoit plus possible de le contenter. Quelquefois il se livroit à des mouvemens de fureur, et souvent je lui ai entendu dire que la vie lui étoit odieuse. Je croyois que c'étoit pour n'avoir pu réussir auprès d'une dame qu'il aimoit : cela y entroit bien pour quelque chose; mais ce n'étoit pas tout. Depuis trois jours cependant il étoit moins abattu; il sollicitoit vivement un congé, et projetait je ne sais quel voyage qu'il sembloit prendre fort à cœur. Quoiqu'il ne m'en dît rien, je jugeai que c'étoit pour rejoindre la dame en question.

Hier matin un jeune officier que je n'avois jamais vu, entra et demanda à lui parler. Je le priai de me dire son nom afin de l'annoncer; il répondit que cela n'étoit point nécessaire, M. de Lasson ne le connoissant pas; mais qu'il se nommeroit à lui. J'annonçai donc simplement un officier : je ne m'empressai pas de sortir de la chambre. Mon maître se leva pour le recevoir, et lui demanda ce qu'il désiroit. J'ai, monsieur, répondit-il, une affaire importante à traiter avec vous, et il faut que nous soyons seuls. Là-dessus mon maître m'ordonna de sortir; j'obéis, mais je me tins dans l'anti-chambre, à portée d'entendre sa voix s'il m'appeloit, qu'il me vînt la figure et les manières de l'étranger fussent propres à ôter toute crainte. Je les entendis bientôt parler d'un

ten fort animé ; mais je ne pus rien distinguer de leurs discours. L'entretien ne fut pas long ; le jeune officier sortit, et je crus remarquer sur sa physionomie une expression de dédain et de mépris. Mon maître ne le reconduisit pas ; et lorsque j'entrai dans la chambre, il me parut fort agité ; il se promenoit à grands pas. Je voulus lui dire que je craignois qu'il n'eût eu querelle avec l'officier ; mais dès les premiers mots, il m'imposa brusquement silence. Il s'assit, écrivit une lettre, et, l'ayant cachetée, il la mit dans sa poche et sortit : quelque temps après il rentra avec deux jeunes officiers de sa connoissance. C'étoit l'heure du dîner : ils se mirent à table et y restèrent fort tard à boire et à plaisanter. Mon maître étoit le premier à les mettre en train ; mais sa gaieté

avoit quelque chose de forcé. A dix heures du soir ils se séparèrent : mon maître se coucha aussitôt, et me dit de l'éveiller à cinq heures du matin ; je ne doutai plus qu'il n'eût une affaire d'honneur. Lorsque j'entrai dans sa chambre le matin, il étoit déjà debout et en robe de chambre ; je l'habillai : les deux jeunes officiers de la veille revinrent ; ils déjeunèrent assez promptement, et tous trois sortirent ensemble. Une heure et demie après, on rapporta mon maître sur un brancard ; il étoit sans connoissance : un des jeunes officiers avoit guidé les porteurs ; il paroissoit insensible à ce funeste événement ; et voyant que je m'en affligeois, il dit avec une sorte d'indignation : Il n'a que ce qu'il mérite ; je rougis d'avoir été lié avec lui : envoie chercher un chirurgien ;



mais il est à souhaiter qu'il meure de ses blessures. Là-dessus il se retira. Je fis mettre mon maître au lit ; les chirurgiens arrivèrent ; ils parvinrent à lui rendre l'usage de ses sens ; mais ce ne fut que pour quelques momens ; il retomba évanoui ; ses blessures étant pansées, il reprit connoissance ; mais ce fut pour se livrer à des exclamations furieuses. Cependant j'appris sur son affaire les détails suivans.

Arrivé au lieu du rendez-vous avec les deux jeunes officiers, il y trouva son adversaire qui l'attendoit avec deux témoins ; mon maître lui dit en l'abordant qu'il regrettoit d'avoir été prévenu, mais que rien n'empêchoit qu'ils n'en vinssent tout de suite aux mains. Les témoins s'y opposèrent, et dirent qu'il falloit avant les instruire du sujet de leur querelle,

telle, afin qu'ils vissent si l'on pourroit la terminer à l'amiable. Les deux adversaires s'écrièrent que c'étoit impossible ; et le jeune officier continua : Vous en serez parfaitement convaincus, messieurs, quand vous apprendrez que..... Ici mon maître l'interrompit, en disant que tous ces discours étoient inutiles. Il voulut tirer son épée ; il en fut empêché par les témoins : Non, ils ne le sont pas, reprit le jeune officier, avec le ton du plus grand mépris ; et malgré vos interruptions, ces messieurs sauront qu'ils voient en vous un scélérat. A cette expression, tous les témoins se regardèrent avec surprise ; et mon maître, s'emportant avec violence, jura qu'il ne souffriroit pas qu'on l'insultât plus long-temps. Le jeune officier gardant un étonnant sang-

froid au milieu de tant d'agitations ; reprit : Messieurs, je dois justifier auprès de vous l'expression dont je viens de me servir ; jugez vous-même si elle est trop forte. Vous avez tous entendu parler de l'affaire de M. de Morni ; elle a fait trop de bruit pour qu'elle ne soit pas venue jusqu'à vous. Apprenez que cet homme, déshonorant sa qualité d'officier, est celui qui, par le misérable qu'il avoit séduit pour jouer le rôle du joaillier T....., a fait cacher chez M. de Morni les billets volés à M.<sup>me</sup> de Cerval. J'ai des preuves incontestables de ce que j'avance. Ce discours, qui étonna tous les témoins, ne s'acheva pas sans de vives oppositions de la part de mon maître ; il jura que c'étoit un tissu de calomnies. Je ne me suis pas attendu que vous confesseriez volontairement

un crime si noir, dit son adversaire ; mais je saurai vous y forcer. Il mit l'épée à la main, mon maître en fit autant ; et les témoins ne s'y opposant plus, ils commencèrent un rude combat. Mon maître s'étoit peut-être flatté que sa supériorité dans les armes lui feroit aisément remporter la victoire ; mais il trouva que son adversaire n'y étoit pas moins versé que lui. Ils se battirent plus d'une demi-heure sans aucun avantage ; enfin mon maître reçut une profonde blessure dans la hanche droite ; son adversaire qui le vit chanceler, s'arrêta, et lui cria d'avouer son crime. Ce mot ranima les forces de mon maître, qui faisant un nouvel effort, recommença à se battre avec une vigueur surprenante : mais il n'étoit guère possible qu'il tint long-temps ; le sang qu'il perdoit

l'affoiblissoit de plus en plus : il reçut dans le sein une autre blessure non moins profonde que la première. Son épée lui échappa, et il tomba. Son adversaire courut aussitôt à lui. Enfin, madame, c'est avec un bien vif regret que je suis obligé de vous apprendre que, quoiqu'il ait refusé d'avouer, ce qui lui est échappé dans son trouble et ses emportemens, est plus que suffisant pour ne laisser aucun doute qu'il ne fût coupable de ce dont il étoit accusé. Les quatre témoins en ont fait leur déclaration en justice, et il y a encore d'autres preuves terribles contre lui. D'après cela, madame, je ne crois plus devoir vous cacher qu'il est mort entre les mains des chirurgiens. Dans la situation des choses, les personnes qui s'intéressoient à lui doivent plutôt s'en réjouir

que s'en affliger ; cette affaire ne pouvoit que mal tourner : un instant avant qu'il expirât, il étoit venu des gendarmes pour l'arrêter, et c'est d'eux que j'ai appris ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire.

J'ai su encore que sur le lieu du combat même, il a été fait par écrit une relation de tout ce qui s'y étoit passé ; les quatre témoins l'ont signée, et l'ont remise à l'adversaire de mon maître, qui est parti aussitôt. Il n'est pas douteux qu'il ne s'en serve pour justifier M. de Mornî.

Je vais attendre ici vos ordres, madame, et suis avec un profond respect,

Votre, etc.

HENRI FORMAL.

---

## C O N C L U S I O N .

**I**ci finit ce recueil de lettres ; mais pour ne rien laisser à désirer au lecteur, voici les faits que l'éditeur a recueillis.

Aussitôt après son combat, Vilmor se rendit près de Nancé, et tous deux partirent pour l'Angleterre. On devine aisément les transports d'Adolphe et sa reconnoissance pour Vilmor. Il se hâta de revenir en France, et son innocence ne tarda pas à être authentiquement reconnue ; ceux qui l'avoient condamné si légèrement eurent honte de leur précipitation. Puisse ce souvenir les rendre plus circonspects à l'avenir !

On vint en foule visiter les deux jeunes époux ; Céligni et Pauline furent des premiers : Adolphe et Lina les reçurent avec politesse ; mais faisant peu de cas de semblables amis, ils résistèrent aisément aux instances qu'on leur fit de se fixer à Paris ; et après avoir été remercier le Ministre de l'appui généreux qu'il leur avoit prêté, ils s'empressèrent de retourner à Sénesse, où Nancé et sa femme les suivirent.

Malgré les soins de Vilmor, Adolphe apprit bientôt que son mariage étoit rompu ; il en pénétra facilement la raison, et il cherchoit les moyens de le renouer sans blesser la délicatesse de cet aimable jeune homme, quand un événement imprévu vint les lui fournir.

M.<sup>me</sup> de Cerval, accablée de dou-

leur du crime de son neveu, tomba dangereusement malade; et voulant réparer autant qu'il étoit en son pouvoir les maux qu'Adolphe avoit soufferts, elle fit un testament où elle lui léguoit les 600,000 livres dont Lasson s'étoit si horriblement servi pour le perdre. Elle lui écrivit en outre une lettre où elle le prioit instamment d'accepter ce legs, et elle finissoit par des excuses et des regrets de l'erreur où l'avoit entraînée le crime d'un homme qu'elle n'osoit nommer.

Adolphe sachant que M.<sup>me</sup> de Cerval n'avoit plus que des collatéraux fort éloignés, et auxquels elle laissoit encore une brillante fortune, ne crut pas devoir refuser, et, dans une lettre fort civile, lui marqua qu'il acceptoit avec une vive reconnaissance la disposition qu'elle vouloit bien faire

en

en sa faveur. Elle en témoigna de la joie, et mourut quelques jours après. Adolphe, mis en possession de son legs, en employa une partie à acheter au nom de Vilmor une fort belle terre qui étoit en vente à peu de distance de Sènesse; et lorsqu'à son premier congé, Vilmor vint à Sènesse, il y trouva, non-seulement son père et sa mère, mais encore les parens de Sophie, et Sophie elle-même, aussi tendre que jamais. Elle avoit constamment refusé tous les partis qui s'étoient offerts, et protesté qu'elle ne seroit jamais à d'autre qu'à Vilmor. Pénétré de la conduite délicate d'Adolphe, si semblable à celle qu'il eût tenue lui-même, Vilmor ne voulut pas l'affliger par un refus qui n'eût été qu'un orgueil déplacé, et son mariage fut célébré à Sènesse même.

Les bons Vilmor demeurent chez leurs enfans, et semblent avoir repris une nouvelle vie.

Les trois jeunes couples, toujours liés de la plus étroite amitié, jouissent, dans leur réunion, de tous les plaisirs qui peuvent flatter des cœurs vertueux. Adolphe et Lina se plaisent à rappeler leurs malheurs pour avoir occasion de redire ce qu'ils doivent à leurs amis. Combien il leur est doux de penser que lorsque presque tous les hommes meurent sans en avoir trouvé un, le ciel leur en ait accordé deux.

Quelque vicieux que fût Belnance, il eut horreur du crime de Lasson; et convaincu que malgré sa passion pour Lina, il ne l'eût pas commis s'il n'y eût été encouragé par les maximes perverses qu'ils avoient sui-

vies l'un et l'autre, il les abjura à jamais. Revenu aux principes qui forment l'homme d'honneur, il y conforma sa conduite, et goûta alors une paix qui jusque là lui avoit été inconnue. Mais le remords de ses anciens égaremens la trouble souvent, et dans ces instans il se dit avec amertume: Heureux ceux qui, sourds aux insinuations du vice et aux préceptes des faux sages, ne se sont jamais écartés du sentier de la vertu; seuls ils jouiront d'un bonheur pur; ils jetteront avec plaisir leurs regards sur le passé, et leur vieillesse s'embellira du souvenir de leurs jeunes années.

F I N.

*On trouve, chez le même Libraire,  
les livres suivans :*

LE CHANSONNIER DES DAMES, ou les Etrénnes de l'Amour, un volume in-18, figure; ce volume paroît tous les ans, au 1.<sup>er</sup> fructidor. La collection est présentement composée de quatre volumes.

LES BOUQUETS DE FAMILLE, ou les Hommages de l'Amour, de l'Hymén et de l'Amitié. Ce Recueil est un Choix des meilleures Chansons convenables aux Fêtes, Mariages, Anniversaires, etc. Les personnes qui voudront faire insérer des Chansons dans ces deux Recueils, *Chansonnier des Dames et Bouquets de Famille*, sont priées de les faire parvenir *affranchies* à l'Editeur (Pillot aîné), avant le 1.<sup>er</sup> thermidor.

ALPHABET moral, contenant l'histoire abrégée de l'Ancien et Nouveau Testament, orné de 22 gravures, 1 vol. . . . 1 fr.  
Adrien et Stéphanie, ou l'île déserte, par l'auteur de Maria, 2 vol. in-12, fig. . . . 3 fr.  
Anna ou l'héritière Galloise, 4 v. in-18, 4 fr.  
Arithmétique (1<sup>re</sup>) des Ecoles primaires et secondaires, par M. Guillard, 1 vol. in-8.<sup>o</sup> 3 fr.  
Aventures de Robinson Crusoe, 4 volumes in-18, . . . . . 4 fr.

Bouquets (les) de Famille, 1 vol. in-18, figure, . . . 1 fr.  
Bouton (le) de Rose, Chansonnier, 1 vol. in-18, fig. . . . 1 fr.  
Bonheur (le) rural, ou Tableau de la vie champêtre, poème, en douze livres et en prose, 1 v. in-8.<sup>o</sup>, avec deux jolies fig. . . . 3 fr.

Chansonnier (le) des Dames, ou les Etrénnes de l'Amour, 1 vol. in-18, fig. . . . 1 fr.  
Chaines (les) brisées, ou le retour à la nature, 2 v. in-12, fig. . . . 3 fr.  
Compère (le) Mathieu, 4 vol. in-18. . . 4 fr.  
Commerce (le), par Condillac, 2 volume in-18. . . 1 fr. 50 c.  
Contes, Aventures et faits singuliers recueillis par l'abbé Prévost, 4 vol. in-18, fig. . . 3 fr.  
— et Romans de Voltaire, 4 vol. in-18, ornés du portrait. . . 4 fr.  
Contes moraux de Meissner, 2 vol. in-12, fig. . . 3 fr.  
Contes de La Fontaine, avec 85 fig., 2 vol. in-18. . . 6 fr.  
*Idem*, sans fig., 2 vol. . . . 1 fr. 50 c.  
Contrat (le) Social, par J. J. Rousseau, 1 volume in-18. . . 1 fr.  
Cousin (le) de Mahomet, 2 vol. in-18, fig. pap. vélin. . . 2 fr.  
Cuisinière (la) Bourgeoise, 1 volume in-12, relié. . . 1 fr. 50 c.

Daphnis et Chloé, nouvelle traduction, par Blanchard, 1 vol. in-16, orné de quatre jolies grav. . . 1 fr. 50 c.  
Délire (le) des passions, 2 v. in-12, fig. . . 1 fr. 50 c.  
Des Tropes, ou des différens sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue, 2 vol. in-18. . . 2 fr. 50 c.  
Dictionnaire de la Fable, par Chompré, petit in-12. . . 1 fr. 80 c.  
— abrégé des Hommes Célèbres, par Leblond, 2 vol. in-12. . . . . 5 fr.

Emma ou l'Enfant du malheur, 2 vol. in-18, fig.  
..... 2 fr.

Fablier des Enfans, ou choix de Fables analogues  
au goût des enfans du premier âge, un vol. in-12,  
figure. 1 fr.

Fables de La Fontaine, 2 vol. in-12, ornés de 202  
gravures en bois, avec des notes de Coste et de  
Champfort. 6 fr.

Idem, 2 v. in-18, avec 250 gravures. 6 fr.

Idem, très-gros caractères, 2 v. in-16. 2 fr. 25 c.

Idem, 1 vol. in-12, papier vélin. 5 fr.

Grammaire française, par Restaut. 2 fr. 50 c.

Lettres (quelques) de Mad. de Sévigné, ouvrage  
destiné à la Jeunesse, et aux Maisons d'Educa-  
tion, 3 vol. in-18. 3 fr.

Livre (le) des Prodiges, ou histoire des Spectres,  
Revenans, Esprits, Fantômes, Démons, dont  
les Faits et les événemens sont rapportés par des  
personnes dignes de foi, 1 vol. in-18, fig. troi-  
sième édition, augmentée. 1 fr.

Loisirs (les) de ma solitude, ou Mélange de poésies  
diverses, contenant la mort d'Abel, les quatre  
parties du jour, etc., 1 petit volume in-8.<sup>a</sup>  
..... 1 fr. 50 c.

Magasin des Enfans, 4 vol. in-18. 3 fr.

Miroir de l'enfance et de la jeunesse, ou Conversa-  
tions d'une bonne mère avec ses enfans, 1 vol.  
in-12, fig. 1 fr. 50 c.

Miss Belhove et lord Clarendon, ou les épreuves de  
l'amour et de la vertu, 1 v. in-18. 1 fr.

Morale (la) en action, ou Elite des faits mémo-  
rables et d'anecdotes instructives propres à for-  
mer le cœur des jeunes gens par l'exemple de  
toutes les Vertus, à leur faire aimer la Sagesse,  
et à orner leur esprit des souvenirs de l'Histoire,  
1 vol. in-12. 2 fr. 50 c.

Ouvres de Crébillon, 3 vol. in-18. 3 fr. 75 c.

— de Florian, 22 vol. in-18, fig. 22 fr.

— de Montesquieu, 12 v. éd. de Didot. 18 fr.

— de Piron, 9 vol. in-12. 18 fr.

— complètes de Colardeau, 4 vol. in-18, portrait.  
..... 4 fr.

Idem, papier fin d'Angoulême. 6 fr.

— beau vélin. 8 fr.

Ouvre (chefs-d') du même, 2 v. in-18. 2 fr. 25 c.

Idem, papier fin d'Angoulême. 3 fr.

— beau papier vélin. 5 fr.

Ouvres de Gilbert, nouvelle édition, 2 vol. in-18,  
portrait, papier fin. 2 fr.

Idem, papier vélin. 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

Ouvres de Crébillon, 3 vol. in-18. 3 fr. 75 c.

— de Florian, 22 vol. in-18, fig. 22 fr.

— de Montesquieu, 12 v. éd. de Didot. 18 fr.

— de Piron, 9 vol. in-12. 18 fr.

— complètes de Colardeau, 4 vol. in-18, portrait.  
..... 4 fr.

Idem, papier fin d'Angoulême. 6 fr.

— beau vélin. 8 fr.

Ouvre (chefs-d') du même, 2 v. in-18. 2 fr. 25 c.

Idem, papier fin d'Angoulême. 3 fr.

— beau papier vélin. 5 fr.

Ouvres de Gilbert, nouvelle édition, 2 vol. in-18,  
portrait, papier fin. 2 fr.

Idem, papier vélin. 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.

..... 3 fr.



- Renard, (le), ou le Procès des Animaux, ouvrage allégorique et moral, dans le genre des Fables d'Esopé, pour servir à l'instruction et à l'amusement de la jeunesse, 1 vol. in-18, orné de 22 fig. . . . . 1 fr. 50 c.
- Renard et Justine, ou les rendez-vous nocturnes, seconde édition, 2 vol. in-18, fig. . . . 2 fr.
- Retour (le) d'un émigré, ou Mémoires de M. d'Olbhan, 3 vol. in-12, fig. . . . . 5 fr.
- Roquelaure (les aventures de), 1 v. in-18, portrait. . . . . 75 c.
- Roman (le) comique de Scarron, 4 volumes in-18. . . . . 4 fr.
- Romans et contes de Voisenon, 2 vol. in-18, fig. . . . . 2 fr.
- Rosa, ou la Fille mendicante, 10 vol. in-18, fig. . . . . 10 fr.
- Savant (le) de Société, contenant la description de tous les jeux qui se jouent en société, suivis des Pénitences qui s'y ordonnent, 2 vol. in-12, fig. . . . . 3 fr.
- Secrétaire (le) du Cabinet, ou Modèles de lettres, et la manière de les bien dresser, 1 vol. in-18. . . . . 75 c.
- Soirées (les) d'un père de famille, à l'usage de la jeunesse, 1 vol. in-18, fig. . . . . 75 c.
- Synonymes Français, par l'abbé Girard, 2 vol. in-12, . . . . . 5 fr.
- Traité d'Arithmétique décimal, 1 volume in-12. . . . . 1 fr.
- Trésor (le) des Enfans, divisé en trois parties, la Morale, la Vertu, la Civilité, 1 vol. orné de 15 jolies vignettes. . . . . 2 fr.
- Werter, 2 vol. in-18. . . . . 1 fr. 50 c.
- Zirphée, ou mémoires d'une Française, écrits par elle-même, contenant ses infortunes pendant la révolution, 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. 50 c.